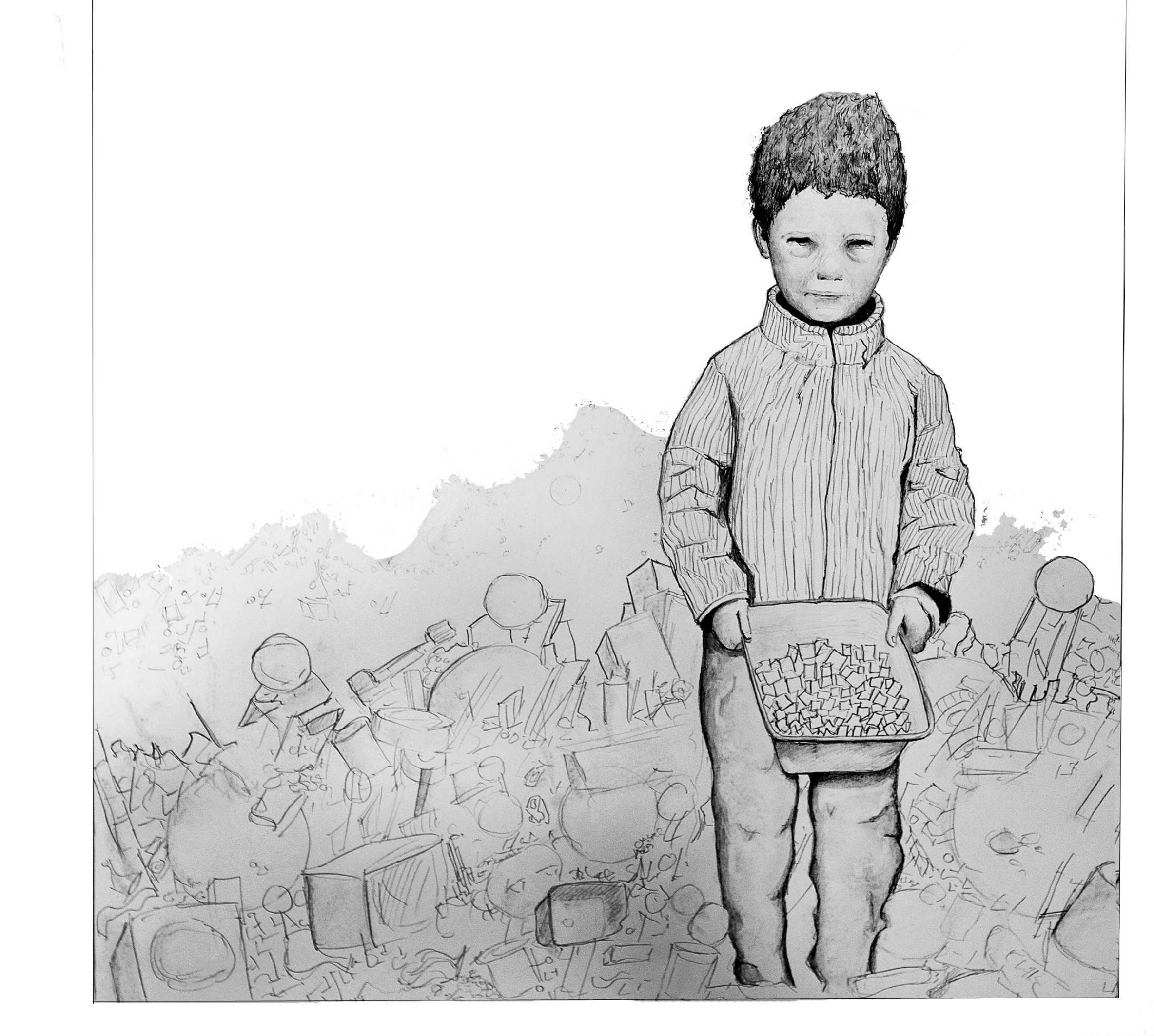
La Mauvaise Herbe

Volume 11. no2



La Mauvaise Herbe
Vol.11 no.2 Automne 2012

Si vous voulez communiquer avec nous : mauvaiseherbe@riseup.net
Des copies pdf (format livret) sont disponibles. Le zine est aussi téléchargeable au http://anarchieverte.ch40s.net/partenaires/la-mauvaise-herbe/

Liens locaux et régionaux:

Contre la civilisation
contrelacivilisation.anarkhia.org

Sabotage Media
sabotagemedia.anarkhia.org

Librairie L'Insoumise
2033 St-Laurent, Montréal
insoumise.wordpress.com

La Mitrailleuse Diffusion
lamitrailleuse.noblogs.org

Into Rebellion Distro
intorebellion.wordpress.com

La Belle Époque
epoquemtl.org

Grève Montréal
grevemontreal.noblogs.org

DIRA Bibliothèque libertaire
2035 St-Laurent, Montréal
bibliothequedira.wordpress.com

Anarkhia
www.anarkhia.org

Anne Archet
annearchet.wordpress.com

Submedia, The Stimulator
submedia.tv/stimulator

Projet Accompagnement Solidarité Colombie
www.pasc.ca

Les jardins de la résistance
www.cooplesjardinsdelaresistance.com/content/accueil

CLAC Montréal
clac-montreal.net

Salon du livre anarchiste
salonanarchiste.ca

Kkkanada
kkkanada.anarkhia.org

Antidéveloppement
antidev.wordpress.com

La pointe libertaire
www.lapointelibertaire.org

Collectif Opposé Brutalité Policière
cobp.resist.ca

Contre les prisons
contrelesprisons.blogspot.ca

Québec Facho-Watch
www.fachowatch.com

Liens Internationaux :

Anarchie verte
anarchieverte.ch40s.net

L'Endehors, Quotidien anarchiste en ligne
endehors.net

Green Anarchy
greenanarchy.anarchyplanet.org

Base de données anarchistes
non-fides.fr

Anti-Politics/Quiver distro
www.anti-politics.net

A Corps Perdu
acorpsperdu.wikidot.com

Insurgent Desire
www.insurgentdesire.org.uk

Terra Selvaggia / Il Silvestre
www.informa-azione.info

Les blogs mutuellistes de Ramite
mutuellisme.wordpress.com
grainedeflibuste.wordpress.com

1 + 1 = salade?
madeinearth.wordpress.com

Cette semaine
cettesemaine.free.fr

Infokiosques
Infokiosques.net

Ravage Éditions
ravage-editions.blogspot.com

Anarchy: A Journal of Desire Armed
www.anarchymag.org

Même pas peur
mmpapeur.blogspot.com

Apache Éditions
apache-editions.blogspot.com

Mutines Séditions
mutineseditions.free.fr

Guerre au paradis
guerreauparadis.blogspot.com

Le Jura Libertaire
juralib.noblogs.org

Le Réveil
lereveil.ch

D'inspiration anarchiste et anti-civilisation, ce zine est diffusé principalement à Montréal et est tiré à 750 exemplaires par numéro.

pertinemment qu'il faut les exposer aux radiations et aux contaminations, deviennent eux aussi les responsables de leur suivi radiologique.

Les simulations de catastrophes comme les stress test finissent alors de rentrer en scène avec pour fonction de rassurer, de banaliser la catastrophe et de nous soumettre. Tout cela pour que tout continue comme avant. Banaliser c'est faire ainsi accepter que tout continue.

Il existe donc bien un destin commun entre les irradié-e-s de Tchernobyl et ceux et celles de Fukushima, par delà les frontières et les cultures : celui du sacrifice et de l'oubli. Et ce destin, notamment dans la gestion post-accidentelle du nucléaire, les nucléocrates nous le préparent planétaire.

Comme disaient jadis les auteurs de la plaquette comité irradiés, irradié-e-s de tous les pays unissons-nous !

Seulement les difficultés des japonais à s'organiser en témoignent: *« les catastrophes, même si elles peuvent révéler des rages enfouies ou créer une communauté de sort, ne sont décidément pas les meilleurs moments pour commencer à s'organiser. Et trouver un peu de liberté dans le désastre est d'autant plus compliqué que la mesure de la contamination s'est imposée en tout lieu et dans tous les rapports. »*

* * * *

Ce texte est paru dans la revue *Pas de sushi, l'Etat geiger* n.3, en juin 2012. La revue peut être téléchargée sur le lien suivant: http://www.fichier-pdf.fr/2012/08/05/pas-de-sushi-3/

En mai 2012, la cellule Olga de la Fédération anarchiste informelle a kidnappé un ingénieur et un administreur nucléaire (pdg d'Ansaldo Nuclear) en Italie, Roberto Adinolfi, puis lui ont tiré des balles dans les genous (jambisation) pour lui laisser un petit souvenir.

Roberto Adinolfi:

"In Japan we had over ten thousand dead, but not a single one to date due to nuclear accidents."

"The environmental impact of nuclear energy is limited, considering that it does not produce CO2."

THE MARK OF LIFE

Toward an imaginative way to destroy the existent

Ideas born from the fates, words accompanied by action carrying the mark of life. We have crippled Roberto Adinolfi, one of so many sorcerers of the atom with a candid spirit and a clean conscience. Roberto Adinolfi, nuclear engineer, administrator in charge of Ansaldo Nuclear, he has steered the Ansaldo-FIAT Consortium as its technical director, the consortium was created for the design of the Italian plants of Montalto di Castro and Trino Vercellese, in the past he has collaborated in the renovation of the Superphenix and has constructed the plants at Cernavoda in Romania. Before nuclear fell into disgrace, he was one of the most responsible together with Scajola for the return of nuclear energy to Italy. Member of the Unicen Commission for nuclear regulation and Vice President of the Italian Nuclear Society, part of the Governing Board of the European technology platform Sustainable Nuclear Energy.

Voir toute la nouvelle :
http://www.sabotagemedia.anarkhia.org/2012/05/italy-claim-for-attack-against-ansaldo-nuclear-ceo/

C'est dans cette perspective qu'après une longue période d'opacité la réappropriation des mesures par les populations est jugée souhaitable et chacun-e devient le gestionnaire de sa contamination et le prescripteur ou la prescriptrice des recommandations des autorités. Parce que réhabiliter c'est discipliner.

Et cette mise en situation d'autogestion de la dose par des populations entières, les autorités japonaises sont allées l'apprendre en Ukraine même, des programmes Ethos et Core. En France le Codirpa participe activement de cette logique post accidentelle. Aujourd'hui on ne nous vend plus un nucléaire sûr, mais la fatalité de l'avenir nucléarisé et avec lui sa vie en zone contaminée.

Banaliser la catastrophe et l'industrie nucléaire, ce n'est pas seulement nous faire vivre en zone contaminée avec comme décor quotidien la catastrophe, ni seulement disséminer la radioactivité à travers tout le pays et la planète, c'est aussi faire de la catastrophe un outil d'amélioration de la sureté d'une industrie nucléaire qu'on nous vend comme irremplaçable. *« Grâce aux accidents on pourrait en somme éviter les accidents »*. Au départ du programme nucléaire, l'approche probabiliste nous promettait qu'une catastrophe nucléaire ne pouvait arriver que tout les 100 000 ans. Tchernobyl fut imputée au facteur humain et politique et à l'obsolescence du système soviétique. Celle de Fukushima est quant à elle imputée au facteur naturel, le tsunami. Et même si chaque nouvelle catastrophe survient toujours d'un imprévu, nos nucléaristes nous chantent en cœur que la catastrophe développe la culture de sûreté qui se généralise à l'ensemble des industries. Le nucléaire devient une industrie dangereuse comme une autre. Et comme le lieu de production devient potentiellement dangereux, chaque exécutant doit garder une culture critique face aux machines et aux situations rencontrées. Les incidents sont répertoriés dans des nomenclatures qui ne cessent de proliférer, des nomenclatures plus volumineuses qui risquent d'amener l'exécutant ainsi submergé d'injonctions à faire des erreurs. Les travailleurs, dont l'industrie nucléaire sait





Le Plan Nord est mort, fuck le Plan Nord

« Le Plan Nord est enterré », affirmait la ministre péquiste des Ressources naturelles, Martine Ouellet, en septembre dernier. La raison : ce plan était « trop favorable aux sociétés minières ». Les opposant.e.s qui argumentaient pour les redevances étaient sûrement heureux.ses de cette nouvelle, car le nouveau gouvernement prétend vouloir les augmenter. Pour notre part, on lit le reste : « Plan Nord ou pas, les investisseurs et les sociétés minières auraient été et seront au rendez-vous »... Ainsi, les péquistes comptent poursuivre la colonisation « dans le Nord ».

Blocus sur la 138 en octobre 2012

Voir le court-métrage :
http://noticierosemillas.blogspot.ca/2012/10/l autre-blocus-138.html
et le texte accompagnant ces images :

Ces images relatent les événements survenus à la mi-octobre 2012 sur la Côte-Nord, dans la communauté de Ushat mak Mani-Utenam. Devant des préoccupations grandissantes sur la façon dont les projets de développement minier et hydro-électrique sont imposés dans la région, des militantEs InnuEs de Ushat et de Maliotenam organisèrent un « deuxième » blocus sur la 138, à la hauteur de Maliotenam. Au début du mois de mars de la même année, un « premier » blocus avait été réalisé en réaction à la non-reconnaissance, par Hydro-Québec, des résultats de référendums populaires : suite à deux refus de la communauté de Uashat mak Mani-Utenam, la mise en place de lignes de transmission (partie du projet hydro-électrique la Romaine), qui s'étendront sur 500km de territoire ancestral, est poursuivie.

La destruction accélérée de territoires ancestraux par des projets discutés lors de « consultations » (entre le gouvernement et les conseils de bande) et donnant naissance à des ententes (entre les entreprises et les conseils de bande) souvent signées à huis-clos, génère la nécessité d'actions concrètes. Par leur voix,

les militantEs rappellent au nouveau gouvernement -- et à sa société d'État -- que le Peuple n'oublie pas la façon dont les « consultations » auprès des premières nations sont réellement menées. Notons, par ailleurs, qu'au moment où le blocus se réalisait, Madame Marois, qui avait maintes fois critiqué le « Plan Nord » de Charest, était partie en France pour y rassurer des dirigeants d'entreprises --minières et autres— qui craignaient déjà pour leur investissements dans le Plan d'ouverture des marchés des ressources du « Nord québécois ».

Les Innus, utilisateurs du territoire depuis toujours, n'en sont pas à leur premier « Plan Nord ». Le Nitassinan est pillé depuis la colonisation, et si les méthodes ont changées, le non-respect des droits ancestraux -- désormais supposément reconnus par le système judiciaire canadien— perdure. Aujourd'hui, une fois de plus, plusieurs se lèvent et appellent à la protection de la Terre-Mère et des prochaines générations qui y vivront. Ils et Elles demandent le respect et la solidarité entre les peuples.

Ce blocus aura laissé des effets considérables dans la communauté et dans la province. Une semaine après son démantèlement, des jeunes de Uashat mak Mani-Utenam érigeaient le « troisième » blocus 138 de l'année 2012, à l'intention des véhicules se dirigeant au chantier de la Romaine. Le cumul de ces pressions populaires aura entre autres poussé le conseil de bande à adopter une résolution prévoyant l'arrêt des discussions avec les entreprises du sud, et forcé les élus à s'engager à refuser tous les projets de développement à propos desquels les membres de la communauté n'auraient pas été consultés. Reste à voir si ces mesures seront réellement respectées, et si elles sont suffisantes.

En attendant, la résistance se sera solidifiée dans la communauté, ouverte aux autres nations, et étendue entre les opposants aux politiques colonialistes et capitalistes des élites économiques et politiques.

http://documentairesemences.blogspot.com

Stop the flows

Northern Gateway

Dans l'ouest, Enbridge propose de construire Northern Gateway. Ce pipeline sera conçu pour transporter le pétrole des sables bitumineux de l'Alberta jusqu'à la côte pacifique de la Colombie-Britannique, traversant ainsi plusieurs terres autochtones non-cédées, afin d'exporter le pétrole en Asie. La résistance est très active pour bloquer ce projet de pipeline. Des groupes autochtones, des écologistes et des opposants aux sables bitumineux dénoncent ce projet depuis des années. Pour une rare fois, les écologistes s'opposent de manière unanime à ce projet. Les communautés autochtones qui sont touchées par le trajet s'opposent également à celui-ci, puisque le pipeline passera sur leurs terres et que le projet menace les saumons sauvages. D'autres organisations critiquent ce projet à cause de l'historique d'Enbridge, surtout de leurs nombreux déversements dans le passé.

Pacific Trails Pipeline

Pacific Trails Pipeline est un projet de corridor énergétique, large de 3 km à certains endroits, qui traversera plusieurs centaines de kilomètres de terres humides, cours d'eau, forêts, terres agricoles, ainsi que des communautés autochtones. Ce pipeline transportera du gaz de schiste de l'est et du nord-est de la Colombie-Britannique vers la côte pacifique.

vend le modèle de contamination d'Hiroshima avec ses cercles concentriques comme modèle d'évacuation. Sauf que depuis Tchernobyl nous savons que ce modèle ne s'applique pas à une catastrophe nucléaire, où la contamination continue, suit les aléas des vents, des pluies, et que dès lors la contamination s'éparpille en taches de léopard avec ses « zones chaudes » plus radioactives. L'évacuation est une escroquerie qui tient davantage en compte la sacro sainte raison économique que les intérêts réels des habitant-e-s. Un État comme le Japon ne peut évacuer l'ensemble des zones contaminées sans se nier lui-même et détruire irrémédiablement son économie. Les habitant-e-s sont donc laissés dans les faits à leur désœuvrement, et ne peuvent évacuer que ceux et celles qui ont les moyens financiers d'évacuer. Les évacué-e-s sont stockés sans idées réelles de leur devenir. Parfois il-elle-s sont confronté-e- s à la discrimination qui touchait jadis les hibakusha, victimes de la bombe, qui souillé-e-s, contaminé-e-s, étaient rejeté-e-s par la société japonaise. Parfois la solidarité est réelle.

Et là encore les autorités dans la lignée des travaux d'Ethos, programme de radioprotection en Biélorussie qui vise à faire vivre les populations en zone contaminée, et des recommandations de la CIPR (Commission Internationale de Protection Radiologique), cherchent à maintenir les populations dans ces zones contaminées. Dés le 21 mars, un rapport de la CIPR émet cette recommandation : *« Quand la source des radiations est sous contrôle, des zones contaminées peuvent volontiers subsister. Les autorités devront ordonner toutes les mesures protectrices nécessaires pour permettre aux gens de continuer à vivre là, plutôt que d'abandonner ces zones ».*

Évacuer c'est simuler l'attention aux populations.

Fin décembre 2011, Tepco annonce l'arrêt à froid, la fin de l'état d'urgence et le début de la *réhabilitation*. Les mêmes opérations dérisoires que celles lancées à Tchernobyl sont lancées. Des tournesols sont plantés, censés absorber le Césium. Ils deviennent du coup des déchets nucléaires. Des opérations de décontamination citoyenne se mettent en place. Les habitant-e-s ratissent, creusent, raclent et chargent la terre contaminée dans leur véhicule personnel. Stations d'épurations et centres d'incinération ne suffisent plus et se transforment en déchets. Leurs boues radioactives sont vendues comme engrais et disséminées à travers tout le pays.

Chaque préfecture est appelée par patriotisme à prendre sa part de déchets et à les stocker et les traiter. La nourriture et le fourrage produits dans les territoires contaminés passent les contrôles. Du riz excédant les standards, pourtant déjà très hauts, est vendu. Les seuils sont revus à la hausse. Ceux d'exposition des enfants aux radiations sont ainsi relevés au niveau de ceux de travailleurs du nucléaire en France.

L'État, suivant les recommandations des nucléaristes les plus convaincus, définit 3 grandes zones : la zone de préparation aux retours (1 à20 mSV/an) à décontaminer en priorité et dans laquelle les rescapé-e-s sont invité-e-s à revenir; la zone d'habitation limitée (20 à50 mSv/an) où le retour n'est prévu qu'après décontamination ; la zone de retour difficile au nord ouest de la centrale où tout retour est aujourd'hui impossible.

Réhabiliter c'est en fait apprendre à vivre en zone contaminée sous contrainte radiologique, d'après les recommandations des autorités.

l'espace de parole sur la catastrophe (...) Plus la situation est immaîtrisable, plus on s'en remet aux spécialistes de la maîtrise de la situation ». Sur place, les ordres d'évacuation succèdent aux paroles rassurantes. Le confinement tourne au cauchemar au vu des difficultés de ravitaillement des zones contaminées. Et le monde devient entièrement hostile.

Ce moment rappelle irrémédiablement l'univers de 1984 décrit par Orwell, où ce qui existait hier est remis en cause le lendemain, sauf qu'ici l'ennemi n'est pas seulement changeant, il est partout, impalpable, inodore et juste mesurable. Dès lors, les experts reprennent plus que jamais la main.

Catastropher c'est soumettre.

Vient ensuite le temps de l'impossible : *liquider*. L'idée de liquider la catastrophe vient des soviétiques. 800 000 personnes, des militaires, ont été mobilisés à Tchernobyl dans un même élan patriotique : asperger le réacteur de plomb puis devant les dégagements de plomb passer au sable, creuser un tunnel sous le réacteur pour stopper la progression du magma radioactif en fusion dans le sol, remplacer les robots « grillés » par la radioactivité pour pousser du toit les débris radioactifs du réacteur, enterrer des forêts entières, asperger d'eau des maisons rendues inhabitables...

Pourtant la liquidation n'existe pas, c'est une invention. Parce qu'on ne liquide jamais une catastrophe nucléaire. Ukrainien-ne-s et biélorusses en font toujours l'amère expérience. Si les liquidateurs ont permis de réduire l'ampleur de la catastrophe souvent au prix de leur vie, ils n'ont la plupart du temps fait que déplacer la contamination.

À Fukushima comme hier à Tchernobyl cette course effrénée s'apparente souvent à un bricolage absurde. A Fukushima on asperge les réacteurs en fusion et l'on construit des digues que l'on sait inutiles. Et pour faire le boulot, on utilise le matériau humain habituel, les soustraitants, recrutés par la mafia et souvent issus des basses castes. Les burakumins comme nous le soulignons dans le n°1 de *Pas de sushi, l'Etat geiger* sont les éternels sacrifiés de la société japonaise, et peu importe leur sacrifice. Ici le moderne nucléaire côtoie la tradition. Aujourd'hui nous ne savons quasiment rien des premiers liquidateurs. Pas de dosimétrie fiable, disparition de nombreux intervenants des registres, et pour les autres des clauses de confidentialité organisent tranquillement l'oubli de Fukushima.

La liquidation n'est qu'une propagande dont l'arrêt à froid - technique qui consiste à stopper un réacteur en situation normale pour changer les barres de combustible par exemple- mis en avant par Tepco ne sert qu'à dire que tout est terminé, tandis que le Corium de Fukushima, cette masse fondue au cœur du réacteur demeure totalement immaîtrisable. Circulez c'est liquidé!

En même temps que les autorités liquident, elles évacuent. Mais dans les faits *évacuer*, c'est là encore donner l'illusion de protéger les populations. L'évacuation de Namie, ville située dans la zone des 10 km est un bon exemple de ce que l'évacuation était. Les habitant-e-s s'auto-évacuent sans véritable aide du gouvernement pour rejoindre une zone elle-même contaminée. Parce que le gouvernement

Au début du mois d'août 2012, des membres du peuple Wet'suwet'en ont accueilli un camp d'action environnemental dans le nord-ouest de la Colombie-Britannique. Le camp a été mis sur pied pour sensibiliser les gens et afin de recevoir du soutien contre le projet du Pacific Trails Pipeline, qui est censé de traverser leurs terres.

Enbridge dans l'est

Enbridge propose de renverser le flux de pétrole dans les pipelines de l'est du continent afin d'exporter le pétrole provenant des sables bitumineux vers la côte est américaine, ce que nie la compagnie. Le 10 octobre 2012, Enbridge a fait la demande auprès de l'Office National de l'Énergie (ONE) de renverser le flux de pétrole dans le pipeline reliant Sarnia (On) à Montréal, connu sous le nom de Ligne 9. Plus tôt cette année, le ONE a approuvé le renversement de la section allant de Sarnia à Hamilton.

Enbridge doit augmenter le volume de pétrole passant par la Ligne 9 à 300,000 barils par jour. Le but est de pomper le pétrole vers la côte est pour l'exportation. Le pipeline passe par 115 communautés autochtones et "settler" de l'Alberta au Québec, dont les Aamjiwnaang, la Walpole Island, la réserve d'Alderville, les Chippewas ode Kettle et Stony Point, les Chippewas de la Thames First Nation, les Hiawatha, les Mississaugas, les Mohawks d'Akwesasne et de Bay of Quinte, les Munsee-Delaware, les Oneida des Thames, Six Nations, Kahnawake, Kanesetake... Au soit-disant Québec, les municipalités affectées sont Laval, Mirabel, Montréal, Montréal-Est, Rigaud,Terrebonne, Point-Fortune, Saint Clet, Saint Janvier-de-Joly, Saint-Andre-D'Argenteuil, Sainte Anne-des-Plaines, Sainte-Justine-de Newton et Très-SaintRédempteur.

Keystone Pipeline

Ce projet de la compagnie TransCanada doit transporter du pétrole brut des sables bitumineux de l'Alberta aux États-Unis. Le projet Keystone vise à transporter le pétrole jusqu'au Golfe du Mexique, pour l'exportation. Une partie est raffinée en amont, en Illinois et en Oklahoma.

Chesapeake Earth First! a occupé les bureaux des avocats d'Enbridge le 6 novembre 2012. C'est une manifestation en solidarité avec le blocus des activités de TransCanada, qui bâtit l'oléoduc Keystone. Ce projet doit emmener le pétrole des sables bitumineux de l'Alberta au Texas. Depuis le 27 septembre, les activistes empêchent la compagnie de poursuivre son œuvre et annoncent une escalade des moyens de pression en novembre. Elles-ils s'inscrivent dans une vague de blocages qui empêche le projet de se concrétiser. Ce mouvement prend place en solidarité avec le peuple Lakota, qui doit défendre ses terres contre TransCanada, et avec les peuples autochtones en résistance en « so called » Alberta et dans les « territoires du Nord-Ouest ».



Brèves sur l'écocide en cours

09 mai 2012

Des émanations toxiques de cyanure d'hydrogène ont été rapportées le 8 et le 9 mai à l'usine Thomas & Betts située à Saint-Jean-sur-Richelieu, en Montérégie. Des capteurs ont détecté dans l'air une trop forte présence de ce produit toxique pour l'humain et qui peut s'enflammer au contact de l'eau. Aucune évacuation résidentielle n'a jusqu'ici été ordonnée, bien que des résidences soient situées à environ 50 m de l'usine. C'est la deuxième fois en environ deux ans que des émanations toxiques de cyanure d'hydrogène ont été rapportées à cette usine.

29 mai 2012

La présence de mauvaises herbes résistantes aux herbicides a été confirmée dans cinq localités du Québec l'été dernier, contre une seule en 2010. En Montérégie et dans les Laurentides, des plants de petite herbe à poux, de morelle noire de l'Est et d'amarante à racine rouge ont survécu à l'épandage d'herbicides. Au Québec, un total de six espèces résistantes à différents herbicides a été répertorié au fil des ans.

Sommet sur les plantes résistantes à Washington

Les États-Unis sont plus durement touchés par la propagation des mauvaises herbes résistantes aux herbicides, au point où la National Academy of Sciences a organisé un sommet national sur la question à Washington, le 10 mai. Plus de 380 mauvaises herbes résistantes sont répertoriées. «La résistance est devenue assez grave pour que les législateurs s'y intéressent, a dit M. Tardif, qui s'est rendu au sommet. Cela a un impact sur le déficit commercial des États-Unis, puisque les exportations de blé, de soya et de maïs sont importantes. Dans certains États du Sud, des producteurs ont perdu leur ferme parce qu'ils n'étaient plus capables de contrôler les mauvaises herbes et que les prêts leur ont été coupés.» Pour mater les plantes résistantes, les agriculteurs font appel à d'autres herbicides ou à des cocktails d'herbicides, ce qui inquiète aussi.

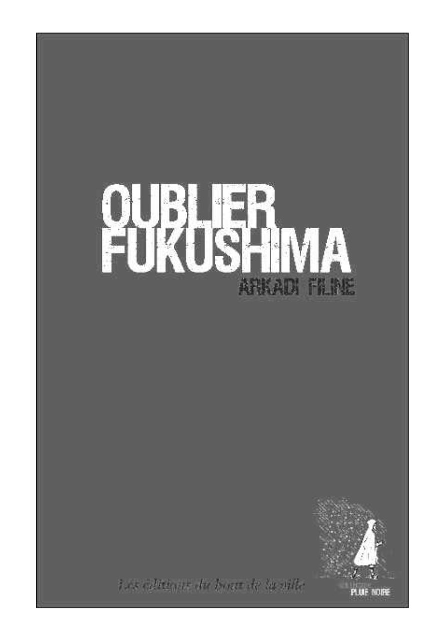
Stornaway se consolide au Québec pour exploiter les terres Cries

Le 31 mai, la société d'exploitation de propriétés diamantifères Stornoway a annoncé jeudi le déménagement de son siège social de North Vancouver, en Colombie-Britannique, vers Montréal. Stornoway est en voie de devenir le premier exploitant d'une mine de diamant au Québec avec le projet Renard, qu'il détient en propriété exclusive. La société souhaite consolider son siège social et ses activités d'exploitation en un seul endroit. Le projet diamantifère Renard est situé à environ 250 kilomètres au nord de la communauté crie de Mistissini et à 350 km au nord de Chibougamau, dans la région de la Baie-James. C'est le projet phare de Stornoway. Le bras financier du gouvernement, Investissement Québec, détient une participation de 37% dans Stornoway.

Oublier Fukushima

« Se souvenir fait mal, Il vaut mieux ne pas se souvenir »
Liquidateur, interviewé dans Le sacrifice de Wladimir Tchertkoff, 2003.

Depuis Tchernobyl, les nucléocrates du monde entier ont appris de nombreuses choses. Certes, ils n'ont pas vraiment appris à empêcher qu'un nouveau désastre nucléaire survienne... et tous leurs retours d'expérience n'ont évidemment d'autres buts que de nous rassurer. Ce que les nucléocrates ont appris depuis Tchernobyl et avec une réelle maestria c'est à faire oublier la catastrophe en nous faisant vivre au milieu du désastre. Elle devient alors un décor hostile où chacun sur place est transformé en liquidateur et gestionnaire de sa propre contamination. Oublier Fukushima nous aide à saisir comment l'oubli s'organise autour de différentes phases : catastropher, liquider, évacuer, réhabiliter, banaliser. C'est ce macabre feuilleton que les auteur-e-s se sont employé-e-s à décrire et analyser.



OUBLIER FUKUSHIMA
Textes et documents
ARKADI FILINE
Les Éditions du bout de la ville, mars 2012 - 96 pages-

Si pour Tchernobyl la stratégie des défenseurs de l'atome a été dans l'urgence de nier l'ampleur de la catastrophe, Fukushima a prolongé la mue des nucléaristes jadis fervents défenseurs du secret en nouveaux convertis de la transparence. De la chape de plomb soviétique, nous sommes passés à l'ère du plexiglas. Et c'est la surabondance d'informations, le plus souvent contradictoires, qui se substitut au silence.

Bien évidemment, comme jadis, les nucléocrates ne disséminent qu'au compte goutte de rares informations et distillent quotidiennement le mensonge. Les populations ne sont pas informées des données du logiciel météorologique Speedi qui modélisait en temps réel les probables retombées radioactives de la catastrophe. Bien évidemment comme jadis à Tchernobyl, les caciques locaux, les dirigeant-e-s de Tepco et les contingents militaires américains présents sur place sont eux prévenus du danger et organisent leur fuite ou celle de leurs proches. Il n'y a guère que les écologistes si prompts à vouloir enterrer Marx, Bakounine et la lutte des classes pour ne pas voir qu'au cœur même de la catastrophe, la domination perdure voire s'accentue.

Car il s'agit bien ici de *catastropher*, et par la même de reprendre la situation en main. *« il ne s'agit pas pour elles [les autorités] d'être comprises, mais de produire un bruit de fond, d'occuper*

Répression à la frontière américaine

Au printemps, la librairie l'Insoumise a été contactée par Javier Sethness-Castro qui voulait arranger un lancement à Montréal de son livre *Empiral Life; Revolution Against Climate Catastrophies* qui venait de paraître chez AK Press.

La date de lancement à la librairie a été fixée et quelqu'un s'est offert pour l'héberger. Quand Sethness-Castro est arrivé à la frontière, la personne qui était censée l'héberger a reçu un appel des douanes au sujet de son hébergement et on lui a posé plusieurs autres questions. Un peu plus tard, elle a reçu un email de Sethness-Castro qui disait qu'il avait été refoulé à la frontière.

Cet automne, le ministre conservateur Vic Toews a annoncé qu'il était en train de concocter une loi qui pourrait restreindre considérablement l'accès au pays. On n'a pas tous les détails, mais il est très probable que les radicaux seront visés.

We have the story directly from Javier Sethness-Castro. He was taken for interrogation by the border guards and was asked questions about his current economic situation, including how much money he held in his bank account, and details of his stay in Montreal. This closely resembles the experience of many people at the border between the States and Canada. People targeted for "detailed questioning" include people of color and people who might look like radicals, whatever that looks like.

Javier considers he made two fatal mistakes: stating he had been attending a "political meeting," which might have him labeled as a potential threat, and the fact that he didn't have a return ticket on hand, this being a common reason for being sent back at the border.Border guards from the States and Canada seem to think that visitors, especially the poor ones, from the other side of the border have no more pressing desire than to emigrate, no doubt to benefit from the wonderful socialized medicine in the north or the unbridled freedom spirit of the south.

Javier considers that he was clearly discriminated on economic grounds, not having any permanent address or job, but that his refusal at the border was probably due to a mix of political and economic reasons.

Au lieu de remplir les prisons... brûlons les!

Alors que le soit disant « taux de criminalité » est à son niveau le plus bas au Canada, le nombre de personnes incarcérées n'a jamais été aussi élevé. Au 31 juillet, avec 15 097 détenus, les prisons fédérales ont atteint un « record historique ». Au cours des deux dernières années, les prisons canadiennes ont accueilli 1000 personnes supplémentaires, sans qu'aucun lit ne soit ajouté.

Bien spotter les caméras et agir vite

Un ado aurait vandalisé à grandes giclées de peinture rouge sept voitures de la police de Montréal, la nuit du 11 juillet au poste 35 ouest, dans Petite-Patrie. Avant de s'attaquer aux voitures, garées dans un stationnement derrière le poste, il a aspergé de peinture les caméras de surveillance des lieux. Il n'en a oublié qu'une seule. Il a été pris sur le fait après avoir inscrit des «fuck the police» et dessiné un carré rouge sur sept voitures.

AUSCHWITZ-DISNEYLAND

J'habite Auschwitz-Disneyland. Je m'assure que mes papiers sont en règles, je documente mon existence sur les réseaux sociaux, je fais une demande de prêts et bourses, de subvention. Je porte des vêtements qui expriment qui je suis, j'affiche un logo, un badge, j'adopte un style. Je prends un train, un métro, ma voiture, un Bixi, c'est tellement pratique. Je prends une douche, je sens bon, selon la pub ce gel moussant me rend irrésistible. Auschwitz-Disneyland c'est la campagne en ville, la ville en banlieue et la banlieue à la campagne. Auschwitz-Disneyland c'est la vie-nue en habit du dimanche, l'hégémonie se donnant elle-même la réplique. À Auschwitz-Disneyland, «les vacances c'est la liberté». À Auschwitz-Disneyland, on commande à l'auto, on étudie à distance et on achète en ligne.

À Auschwitz-Disneyland, «l'eau vient du robinet et la nourriture du supermarché», la nourriture trouvée dans la benne à ordure vient aussi du supermarché. Capitale du Biopouvoir spectaculaire et du Spectacle biopolitique: Auschwitz-Disneyland est le nom de la métropole et celui de l'empire. Auschwitz-Disneyland n'est pas un synonyme du Spectacle, c'est plutôt, ce qui, du Spectacle, nous empêche de rester à distance. Auschwitz-Dysneyland n'est pas la guerre civile, mais la négation de la guerre civile à un tel degré qu'elle devient une arme. Auschwitz-Disneyland ne s'appelle pas Auschwitz-Disneyland, elle s'appelle: Montréal, Burlington, Club Med, UQAM, Athènes, Amiens, Dix-Trente, Bagram, Oakland, Bois-des-Fillions, et j'en passe. Les habitants d'Auschwitz-Disneyland sont des citoyens. Au lendemain d'une émeute, les citoyens descendent de leurs condominiums armés de balais. Habiter Auschwitz-Disneyland est une expérience anesthétique, qui nous prive de la beauté et de toute possibilité d'expérience sensible.

Je ne saurais précisément dire comment tout cela a commencé, si c'est avec la domestication, le patriarcat, l'agriculture, L'État, les villes, la culture symbolique. Il y a aussi ce dieu du désert, jaloux et menteur dont la terrible promesse n'est pas étrangère à l'hégémonie d'Auschwitz-Disneyland. Ce dieu, qui n'aurait pu être aussi affreusement jaloux et terriblement menteur s'il avait vraiment été seul, est parvenu à convaincre ses disciples qu'il était le seul dieu et que rien de ce qui nous liait à ici et maintenant n'avait d'importance, que ce qui comptait était ailleurs et qu'il en détenait la clé. Bien que nous ne soyons plus aussi fidèles à ce bouffon tyrannique, nous continuons de suivre avec zèle sa terrible promesse. Auschwitz-Disneyland est l'incarnation objective de cette promesse, la négation absolue de la possibilité d'être ici, maintenant. Ici et maintenant, n'est plus ici et

maintenant, il est juste à côté, hors d'atteinte, clôturé, c'est un «no man's land» qui traverse l'empire, il est l'objet d'une surveillance policière de tous les instants. Quand je tente de fuir Auschwitz- Disneyland ce n'est pas pour être ailleurs, c'est pour retrouver ici et maintenant, je ne creuse pas un tunnel, mais une cachette, un terrier.

Auschwitz-Disneyland soumet le monde à son emprise par l'entremise de puissants outils comme la raison, la technique et la grammaire. Dans un monde dont les tenants et les aboutissants sont contenus dans des médiations symboliques, il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de la grammaire. La grammaire façonne les esprits et les récits, elle est aussi porteuse de nombreux interdits, il est bien sûr interdit de joindre les mots «Auschwitz» et «Disneyland», les écrire avec un trait d'union, et tenter de leur donner un seul et même sens. À Auschwitz-Disneyland la résistance, comme toutes les contre-cultures, a développé un vocabulaire qui lui est propre, mais à défaut de s'affranchir de la grammaire ennemie, le mot «écocide» ne fera jamais le poids contre le concept de «croissance économique». La combinaison d'un vocabulaire contre-culturel à la grammaire autoritaire de la société de masse ne peut mener qu'au ridicule, il faut voir avec quelle facilité les «New World Order», «Bilderberg» et «chemtrails» des conspirationistes mettent fin à n'importe quelle conversation politique. Devant le risque de se confiner à un jargon, il est salutaire de parler à coups de pierres, de pavés, de bâtons,...

Auschwitz-Disneyland est moins l'apocalypse en cours, que la négation de cette apocalypse au service de son expansion. C'est d'ailleurs aux meilleurs agents de l'apocalypse que revient la tâche de nier la moindre trace de cette dernière, et de railler les infortunés qui ont eu l'audace et l'insouciance de prononcer son nom. Ce n'est peut-être pas un hasard si Saint-Pierre devint le chef de l'église en reniant le Christ trois fois. Si cette négation de l'apocalypse revient, dans la sphère spectaculaire, à des spécialistes, dans la sphère privée nous en devenons tous les sous-traitants. Nous préférons, la plupart du temps, renier notre volonté d'en finir avec la domination, au profit d'une perspective trans-historique d'opposition et de contre-pouvoirs. Ce faisant, nous nions la possibilité d'abolir Auschwitz-Disneyland, en nous contentant d'avoir un espace pour protester, une zone de libre expression, un enclos à manifestant. Nous lâchons le fusil pour mieux nous accrocher à la barricade.

Pete Yahnke Railand. *For Want of Breath.*

Modern Slavery:

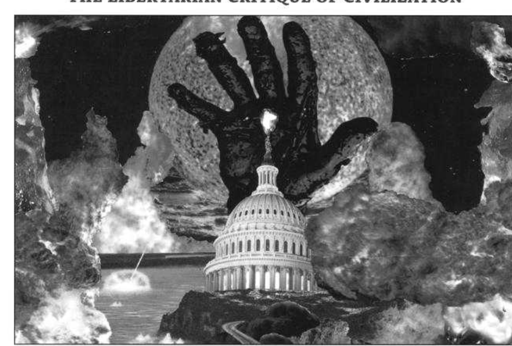
Un nouveau périodique anti-civilisation

En 2006, la Mauvaise Herbe organisait un atelier-discussion avec l'éditeur du magazine Anarchy : A Journal Of Desire Armed, Jason McQuinn. Depuis que McQuinn a quitté Anarchy, nous savions qu'il préparait avec CAL Press un nouveau périodique anarchiste critique de la civilisation. Deux ans plus tard, nous ne sommes pas déçus de voir la fameuse bête débarquer : c'est une contribution substantielle à la critique anti-civilisationnelle.

A Journal for the Abolition of *all forms* of Enslavement

Modern Slavery

THE LIBERTARIAN CRITIQUE OF CIVILIZATION



An Introduction to Modern Slavery • Jason McQuinn
John Brown's Body • Paul Simons
Mutual Acquiescence or Mutual Aid? • Ron Sakolsky
The Old World is Behind You • Karen Goaman
Strangers in an Alien World • Wolfi Landstreicher
Hunting Seasons • Lang Gore
Beautiful Losers • Bob Black
Direct Action • Voltairine de Cleyre

$12.95 / Number 1

REVIEWS: *Max Stirner's Dialectical Egoism, Nihilist Communism, Twilight of the Machines*

Le premier numéro de Modern Slavery: A Journal for the Abolition of all forms of Enslavement arrive avec un imposant 203 pages. Une dizaine d'auteurs contribuent, dont Wolfi Landstricher, Bob Black et Ron Sakolsky, et depuis la tombe, Henri David Thoreau et Voltairine de Cleyre.

L'objectif de *Modern Slavery* est d'explorer « différentes pratiques, idées, styles et tropes » libertaires qui ne reproduisent pas les appels idéologiques toute forme d'esclavage, dans un langage clair et lisible.

Conséquemment, la portée du numéro est très large. On y trouve des réflexions sur la vie quotidienne (l'entraide, l'individualisme), des essais historiques (John Brown, les situationnistes, le IWW, Max Stirner), et de la fiction, avec le premier chapitre de *Hunting Seasons* de Lang Gore. On y présente enfin la revue de plusieurs ouvrages récents, dont une critique assez cinglante du *Twilight of the Machines* de John Zerzan.

Depuis la belle mort du périodique *Green Anarchy*, il y avait un manque criant de littérature critique de la civilisation et *Modern Slavery* arrive à point. Quoique nous aurions espéré voir plus de contributions au sujet de l'aliénation moderne, la technologie et les questions environnementales, le journal réussi effectivement à maintenir une approche anti-idéologique dans son ensemble, ce qui est non seulement rafraîchissant mais nous permet aussi de passer à travers cette brique sans s'endormir!

Et personne ne se sent plus vivre. L'autre n'est pas parfait - n'a jamais été parfait. On se manipule l'un-e l'autre, c'est pas grave, on a des bonnes intentions. Puis ça empire. Rien n'est finalement intacte. L'amour n'est plus ce qu'il était. On se déchire. Les rêves s'écroulent. On ne sait plus qui on est, on veut mourir.

Il n'y a plus nulle part où se réfugier.

Restent les masques et le monde artificiel, une leçon de vie de plus dans un jeu où toutes les règles sont contre toi. Reste l'amour de la révolte et la révolte de l'amour. La civilisation détruit tout? Détruisons la civilisation.



La roue ne tourne pas rond. On ne peut pas performer, on peut seulement être. Et l'amour n'obéit pas. On ne se rapproche réellement qu'au-delà des paroles, en dépit des machines, à travers le bruit. Notre affection, c'est aussi notre colère. L'amour se bat contre le cours débile du quotidien et veut sa mort. L'amour est ce qu'il est, sensuel et subversif sous le vernis des apparences.

Ensemble nous réalisons que l'entraide, la liberté et l'empathie ne sont pas des mots, mais bien simplement ce que nous sommes... et nous sommes la haine de la société industrielle.

Ensemble et contre tout.

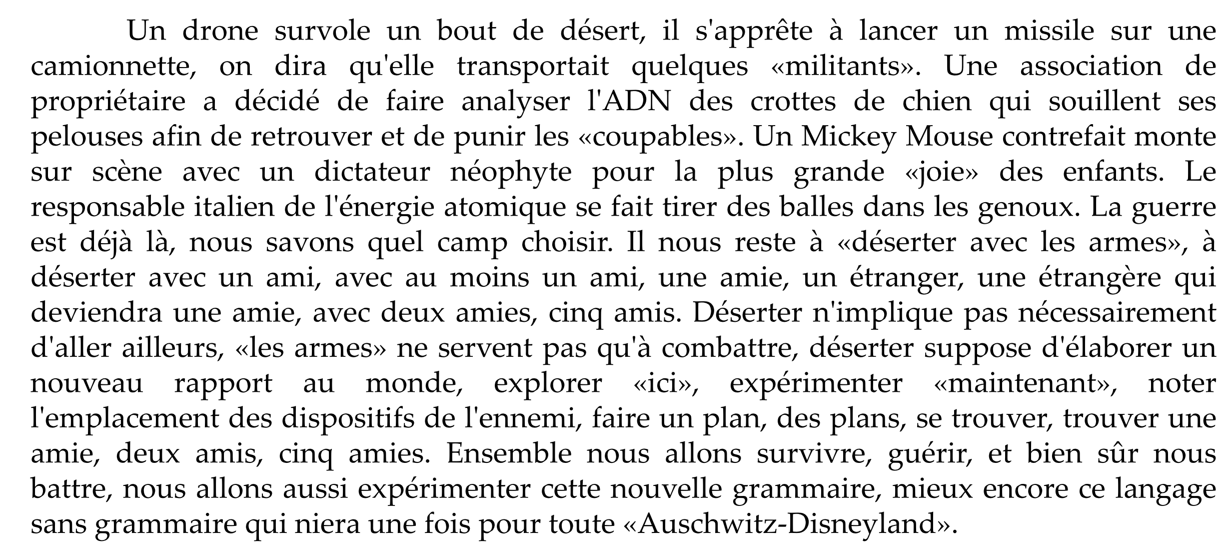
D'un amour chaotique.

Un amour sauvage.

Cette négativité mutilée résulte d'abord de notre incapacité à assurer notre subsistance sans les flux, qui alimentent aussi notre servitude. Cette prise en charge répétée de la subsistance réduit à néant la possibilité d'une expérience sensible, porteuse d'un rapport au monde, qui ne soit celui de la domination. Un siècle d'industrialisation, un génocide continental et quatre ans de guerre de tranchée ont éradiqué jusqu'à la «possibilité d'une expérience». Ensuite, les images prirent le relais, on a montré des rats en alternance avec des membres d'une minorité détestée, et pendant ce temps sur d'autres écrans, une souris vêtue d'un pantalon, allait au restaurant avec sa copine, en conduisant une automobile. Depuis cette mise au rancart de l'expérience, le progrès, s'appuyant sur des images, règne sans partage, cachant le coût du peu qu'il nous a livré, cultivant notre dépendance, nous promettant n'importe quoi. À Auschwitz-Disneyland, le progrès se maintient en combinant ses meilleurs gadgets, qui forment autant de couches, qui nous capturent comme une membrane de plastique. Auschwitz-Disneyland fusionne les télécommunications, la cybernétique et la pornographie, et nous donnent l'internet.

Auschwitz-Disneyland, c'est aussi le triomphe du développement durable, de l'intervention humanitaire et du capitalisme vert. La pensée séparée s'est multipliée au point de constituer un amas inséparable. Les nouveaux tortionnaires d'animaux, sont les «fins esprits» des sciences cognitives et les savants européens, bien intentionnés, qui tentent de prouver l'innocuité des nouvelles molécules qui nous entourent. Ou commence le bébé, ou s'arrête l'eau du bain? La «banalité du mal» est aussi le mal de la banalité. Les rêves des citoyens reproduisent l'ennui et la banalité de leur existence, leur interaction limitée à une interface. Un autre monde serait possible, vous voulez rire. Ce monde est impossible, sa fin est souhaitable, elle nous suffira. Des rigolos avancent des slogans creux: écosocialisme ou barbarie. Si c'est une question à choix de réponse, c'est vraiment trop facile, nous ne sommes pas dupe, les 250 espèces connues qui se sont éteintes aujourd'hui ne sont pas dupes. Si c'est une menace, nous répondrons par un grognement, un grognement féroce et sauvage, nous grognerons de toutes nos forces, nous grognerons pour les 250 espèces connues qui se sont éteintes aujourd'hui. Auschwitz-Disneyland peut offrir la gratuité scolaire, se couvrir d'éoliennes, manger bio et rouler en voiture électrique, le «château de la princesse» et ses milliers de copies hideuses pourraient être en carton recyclé, l'horreur restera entière. Pour se maintenir, ce monde doit nous tenir hors d'ici, loin de maintenant, extérieurs à la nature et étrangers les uns-es aux autres.

Auschwitz-Disneyland ne se maintient qu'en cultivant chez nous cette étrangeté aux autres. Nous partageons un wagon de métro, sans le laisser paraître, nous ne regardons personne, nous sommes volontairement absorbés par quelques gadgets, quelques livres, quelques musiques. Les mains vides, nous faisons semblant d'être seuls, d'être ailleurs, nous en avons l'habitude. Nous sommes mobilisés contre cette présence des corps et contre les possibilités qu'elle porte. Parfois cette mobilisation échoue et le décor se déchire. Il y a toutes ces villes et ces banlieues qui s'embrasent quand des flics exécutent des «voyous». Il y a Sobibor où une douzaine de prisonnier entraîna tout le


camp dans la révolte: tuant les gardes, détruisant les baraques, s'enfuyant dans les bois. Il y a aussi Woodstock 99, Seattle et il y a Oka.

Un drone survole un bout de désert, il s'apprête à lancer un missile sur une camionnette, on dira qu'elle transportait quelques «militants». Une association de propriétaire a décidé de faire analyser l'ADN des crottes de chien qui souillent ses pelouses afin de retrouver et de punir les «coupables». Un Mickey Mouse contrefait monte sur scène avec un dictateur néophyte pour la plus grande «joie» des enfants. Le responsable italien de l'énergie atomique se fait tirer des balles dans les genoux. La guerre est déjà là, nous savons quel camp choisir. Il nous reste à «déserter avec les armes», à déserter avec un ami, avec au moins un ami, une amie, un étranger, une étrangère qui deviendra une amie, avec deux amies, cinq amis. Déserter n'implique pas nécessairement d'aller ailleurs, «les armes» ne servent pas qu'à combattre, déserter suppose d'élaborer un nouveau rapport au monde, explorer «ici», expérimenter «maintenant», noter l'emplacement des dispositifs de l'ennemi, faire un plan, des plans, se trouver, trouver une amie, deux amis, cinq amies. Ensemble nous allons survivre, guérir, et bien sûr nous battre, nous allons aussi expérimenter cette nouvelle grammaire, mieux encore ce langage sans grammaire qui niera une fois pour toute «Auschwitz-Disneyland».

****

Et si vos souvenirs n'étaient pas vraiment les vôtres?

Le journal métro du 11 octobre nous a annoncé avec un inébranlable optimisme, que la science avait encore fait un formidable bond en avant: un scientifique de l'Université de Cleveland a réussi à créer un souvenir artificiel dans le cerveau d'un rongeur. L'article détaille ensuite les recherches dans le domaine de la modification de la mémoire, recherches qui ne datent pas d'hier. Par exemple, à McGill, on fait oublier leurs souvenirs à des patients atteints de chocs post-traumatiques, en leur administrant un médicament qui empêche le souvenir de se former: le souvenir, explique l'article, n'est en fait rien de plus qu'une protéine stable, qui pourrait être modifiée ou effacer pour le plus grand bénéfice des patients atteints de maladie mentale, «désordres, phobies ou dépendances ».

En fin d'article, en un élan remarquable d'objectivité, l'auteur parvient à énumérer quelques écueils possibles: "de faux souvenirs pourraient être un moyen de manipuler les gens", sans oublier le très pudique "les secteurs de l'armée et de la publicité s'intéressent toujours de très prêt aux nouvelles technologies".

Le plus intéressant personnage, digne d'un navet de SF, est bien la Dre Elisabeth Loftus, de Californie. Les faux souvenirs qu'elle crée lui permettent de modifier des traits de caractères complexes, aussi bien l'agressivité chez un animal que « la haine des légumes » qu'elle transforme en amour absolu. Ce qu'elle appelle la « neurologie cosmétique » vise à « rendre les gens plus en santé » en retranchant des aspects de leur personnalité, ceux qui sont liés aux souvenirs. Réaliste, elle constate que les gens sont hostiles à l'idée. De meilleurs citoyens, plus heureux, moins malades, ne faut-il pas « un juste milieu entre la liberté personnelle et les coûts pour la société »? Selon elle, il faut se demander sérieusement s'il ne faudrait pas forcer les gens à recevoir ces traitements, « de la même façon qu'on donne des vaccins ». Lorsqu'il s'agit du bien-être des gens, on ne peut parler de « contrôle de la pensée ».

La mauvaise vie ne peut être bien vécue.
– Theodor Adorno



L'AMOUR CIVILISÉ

Performer. Réveil-matin. Douche, toast, café. Les nouvelles. Crises. Bus, métro. E-mails, Facebook. Performer. Travail. Lunch. Crises. Café. Travail. Métro, bus. Cuisine, souper. E-mails, Facebook. Performer. Séries télé. Bière. Séries télé. Le lit. Performer. L'amour.

L'amour.

La vie commune, la vie de couple.

Notre monde est un monde dégueulasse, un monde sans merci. On passe notre vie à s'en convaincre, et c'est vrai, et on s'en parle, on l'étudie. « Oh, regarde, le monde est maintenant 5,6% plus cruel que la semaine passée! »

La civilisation n'épargne rien. Elle avance, elle bouffe, elle transforme tout ce qu'elle touche, et elle touche à tout. Le processus est total et autoréférentiel. Nous en sommes traversés-es, changés-es : nous sabotons la machine, la machine nous sabote.

Mais l'amour?

La roue tourne. Performer. Nous voulons une vie pleine, une vraie vie heureuse. On sent que c'est possible et on le veut. On le mérite. On y a droit. La vie de couple, la romance. L'intimité avec une personne. On laisse tomber les masques. On se dévoue, on s'allie à cette personne, qui sera là quand ça va mal, puis quand ça va bien. Une personne qui n'abandonnera pas. Une personne qui veut ton bien, qui veut vraiment te connaître, qui te connaît, qui t'aime comme ça, et c'est sincère.

Ici, dans l'amour, tout doit être parfait. On se rencontre, c'est les feux d'artifices. On sort, on s'amuse, c'est optimal. Quand on baise c'est un marathon, c'est la fréquence, la quantité - on bat des records. Le reste, le monde, c'est de la merde. Mais l'amour, lui, il sera parfait. Dans un monde de faux, il y aura quelque chose d'honnête.

Là-bas, la roue tourne. Le monde ne s'améliore pas. Tous les jours on se fait piétiner, les imbéciles sont rois, les sociopathes nous font des leçons de morale. C'est le smog, la maladie, la pauvreté. La civilisation a faim, elle ouvre un abattoir de plus.

Le jour, c'est la guerre. C'est l'horreur. On meurt par en dedans.

Le soir, tout doit être parfait. On fait comme si de rien était. Y'a rien là. L'amour est notre solution, c'est notre récompense. On moins on est ensemble. C'est pas si pire. Mais au fil du temps la brutalité du monde envahit notre bulle. Le stress, la fatigue, l'humiliation. Le temps file, tous les jours sont les mêmes. On ne se reconnaît plus. On s'ennuie, on se trouve laid. On n'arrive plus à performer, c'est essoufflant.

provincial et le gouvernement fédéral. Certaines propriétés appartiennent au gouvernement fédéral (des édifices, des ponts, des casernes, etc.). Cet État proclame qu'on lui appartient, qu'on est des citoyens canadiens. Le gouvernement actuel à Québec, pour sa part, voudrait fonder un nouvel État et proclame qu'on doit appartenir à cet État-là. Tous ces gouvernements se renforcent mutuellement et affirment que l'espace leur appartient et pas au peuple. Leurs flics, cours et prisons sont là pour le rappeler.

À qui l'Espace?

La plupart des endroits où on pose des affiches appartiennent à la Ville. C'est possible aussi de louer de l'espace dans le métro, sur des autobus, dans les abribus, etc. pour faire de la publicité, mais ça coûte trop cher. Cet espace acheté, protégé habituellement par une couche de plastique épaisse transparente, est considérée légitime et nos affiches illégitimes. On se réapproprie donc l'espace en mettant nos affiches où on veut. Ce qui ne fait évidemment pas l'affaire de tous et les afficheurs pris en flagrant délit risquent de recevoir des tickets.

En 2000, l'activiste Jaggi Singh a reçu une contravention quand il était en train de poser une affiche pour le Salon du livre anarchiste. Au lieu de payer l'amende, il a contesté le règlement et a plaidé non coupable. Après avoir perdu en Cour municipale et en Cour supérieure, en 2010 il a gagné en Cour d'appel. La cour a donné à la Ville six mois pour trouver une solution qui permettrait plus de liberté d'expression. Puisque la Ville n'a rien fait, leur règlement contre l'affichage a été déclaré illégal. Si vous recevez un ticket vous n'avez qu'à le contester et on laissera tomber l'accusation. C'est à noter que ceci ne concerne que la propriété publique; si vous mettez une affiche sur la propriété privée, le propriétaire peut toujours vous poursuivre. Attention!

Il existe aussi ceux qui n'aiment pas les affiches radicales. La plupart des gens n'aurait pas touché aux collants antiélectoraux, par exemple, même s'ils n'étaient pas d'accord. Mais certains individus capotaient et employaient de grands moyens pour les enlever. On les grattait même avec des clefs ou des petits couteaux! Il faut dire que toute affiche anar posée avec du tape et pas avec de la colle risque de ne pas rester longtemps.

De la créativité

Quant au contenu et à la présentation des affiches, les choix sont innombrables. Une phrase ou un slogan avec une image peuvent être suffisants (le désavantage est de trop simplifier). Un texte assez long est possible aussi. Mais il faut qu'il soit bien lancé si on s'attend à ce que les gens lisent tout ça sur un poteau!

Des détournements peuvent être utilisés (prendre la propagande de nos ennemis et y insérer des éléments qui changent le contexte). L'humour, la diatribe, l'onirique et tant d'autres moyens d'exprimer notre dégoût envers ce monde et notre goût de vivre une vie vraiment différente.

Colonisé, le mouvement étudiant.

Au début de la grève, j'ai écrit un article qui se nommait « Colonialiste, le mouvement étudiant? ». C'était en réaction aux déclarations des porte-paroles du mouvement face au Plan Nord (plus de redevance, plus d'exploitation pour financer l'éducation). Je sais maintenant que la majorité des grévistEs militantEs savent ce que signifie « collaboration » et « processus génocidaire », mais je doute parfois que l'on comprenne pleinement ce que notre lutte représente dans une perspective coloniale.

Une verbalisation simple du colonialisme (1) : « un processus violent, raciste et patriarcal qui brise la relation traditionnelle au territoire des communautés autochtones dans le but de les aliéner et de les intégrer à une culture étrangère ». Cette culture est dans notre cas celle de la démocratie canadienne et québécoise, on l'aura compris. Nous sommes les tenantEs de ce système patriarcal, violent et raciste, qui nous est lui-même imposé par une élite politique, culturelle et économique, on l'aura aussi compris au cours de ces mois de lutte. Avant d'être colonialistes, nous sommes d'abord déracinés de notre sociabilité première, la famille et les amiEs, pour être socialiséEs par les institutions nationales et capitalistes : les médias de masse, l'école, le travail, etc. Ce système (entendu ici comme un ensemble d'institutions) d'*assimilation* vit du désir de domination de la nature et de l'autre. Assimilateur : il vise à modeler la totalité du vivant dans une forme économique et politique. Tout ce qui a le malheur de tomber « à l'intérieur » du système s'y trouve rationalisé et codifié, et ne peut plus en sortir. Les humainEs y deviennent des travailleuses et des citoyennes, les arbres du bois avec une valeur marchande et tout ce qui est sauvage et non capitalisé une menace au système de production, plutôt qu'une part intégrante du vivant, la nature. Elle est la nécessaire « incivilisée », éternelle « Sauvage », que la machine à assimiler doit conquérir et coloniser. Comme ces vastes étendues supposément « vierges » que le patriarcat libéral ou nationaliste veut violer avec le Plan Nord, pour les transformer en capital minier et hydro-électrique.

Nous avons lutté sueur, larmes et sang pendant plusieurs mois, entre l'arbre et l'écorce. À la défense d'une école qui nous socialise au système colonialiste, mais dont notre expérience militante nous éloigne. Nous revendiqu(i)ons une institution qui nous permettrait de penser sans elle, une éducation non marchande, non productiviste. À la fois contre les institutions, mais tellement attachéEs à elles… Nombreux ont étés les cris pour que la « folie cesse », pour que l'on « négocie »… autant d'essais de nous resocialiser, nous faire rentrer sur les bancs d'école, pour que nous acceptions à nouveau la violence quotidienne de l'éducation nationale, qui nous forme à la citoyenneté et à la production, ironiquement présentées comme les plus hautes libertés par l'élite de la société.

Dans les derniers mois, nous vivions un phénomène paradoxal. Une des grèves les plus vastes et incontrôlables des dernières années, toujours entraînant des pans plus vastes de la société québécoise dans l'asocialité non-citoyenne (contre la loi 78…), mais qui demandait l'accessibilité aux derniers échelons de la domestication capitaliste, l'éducation SUPÉRIEURE. Supérieure, car décidée d'en haut, par les rectorats, les conseils d'administration, *pour répondre aux plus hautes attentes de notre économie*. Gestionnaires, fonctionnaires, nous serons les oppressions. Nous nous sommes battus, mais était-ce vraiment pour l'école? On l'a dit : contre le néolibéralisme, contre la société pourrie, contre la machine… contre nous?

L'école, l'institution dont nous défendions l'accès aux échelons supérieurs, aura été, en Amérique, un facteur important de colonialisme. Elle apprend aux enfants à aimer l'ordre social par sa reproduction; les MAÎTRES d'écoles et leurs ÉLÈVES : un simulacre de justice et de performance. De la même façon, les écoles résidentielles furent une arme pour détruire les cultures autochtones. On les rentrait de force dans des institutions où l'ordre était dicté par les prêtres et les nonnes, agents de la civilisation chrétienne et impériale. Abus verbaux et physiques, viols, meurtres, interdiction de parler la langue maternelle, etc. On tuait le-la SAUVAGE pour sauver l'HOMME patriarcal et occidental, ne laissant que les décombres d'une individualité et d'une culture abusée et dévastée en guise d'humanité. Bonne à exploiter. On intériorise la haine de l'autre, on mine sa sociabilité, la sociabilité qui n'a pas besoin de nos institutions, de nos lois.

Un grand nombre d'entre nous, les étudiantEs, sommes conscientEs de nos contradictions. Nous avons goûté à une socialisation différente, dans les assemblées générales, dans la rue, dans ces lieux autogérés et inexplicables où les gaz lacrymogènes réveillaient en nous l'enfant qui lançait des roches dans les vitres. L'enfant sauvage qui, aux heures de « mauvaise conduite » dessinait ses rêves sur la propriété publique de l'école, c'est-à-dire le bureau où on l'enchaînait. Dans la démocratie directe, nous nous sommes construits une sociabilité qui légitimait la transgression des règles sociales dominantes. Dans l'action, nous avons reconnus nos sœurs et frères masquéEs de nuit et de cette « mauvaise conduite » qui faisait couler l'encre des journaux à sensations. C'est le début



Des affiches et des stickers

Qu'est-ce qu'on pourrait dire au sujet des affiches, une question à première vue si évidente? On organise un événement et puis on fait une affiche pour l'annoncer. Mais c'est intéressant d'aborder plusieurs aspects, plus spécifiquement concernant des affiches qui n'annoncent pas d'événements et dont le but est d'envoyer un message subversif. Je pense par exemple à certaines affiches pendant la grève étudiante ou des collants antiélectoraux et d'autres collants anarchistes.

Les affiches sont dans la rue. Devant les yeux de tous. La possibilité de tomber sur un site obscur, par contraste, est minée.

A qui la rue?

Une anecdote.
Cet été pendant les élections, une manif antiélectorale avait été annoncée pour la soirée du premier débat des chefs de parti. La manif devait partir de la Place Pasteur sur St-Denis et se diriger vers le bâtiment de Radio-Canada dans le centre-sud.

« À qui la rue, à nous la rue » scandaient les gens en envahissant St-Denis, direction sud. Deux coins de rue plus loin, une autopatrouille banalisée est arrivée à côté du contingent et un flic avec un mégaphone a annoncé qu'il fallait quitter la rue et gagner le trottoir. Les gens faisaient abstraction de lui et continuaient à avancer. L'autopatrouille est partie.

Un coin de rue plus loin, l'autopatrouille est revenue et une autre annonce plus menaçante a été communiquée par le flic. En même temps, des policiers en vélo à côté de nous et en arrière nous ordonnaient de gagner le trottoir… ce qu'on a fini par faire.

Tassés ainsi, on n'était quand même pas pour scander « À qui le trottoir, à nous le trottoir »!

Alors voilà. La rue leur appartenait. Ils étaient plus forts et nous on était peu nombreux, des radicaux en plus et donc illégitimes.

Mais si les autorités sont en mesure de l'occuper, à la limite avec l'anti-émeute, il existe en même temps une lutte pour l'espace. Plusieurs fois pendant la grève étudiante, par exemple, les flics se trouvaient carrément sur la défensive; ils ne contrôlaient plus l'espace. Aussi, de nombreuses manifs ont été déclarées illégales mais les gens continuaient à manifester – un pied-de-nez aux autorités.

Les affiches sont une manière, parmi d'autres, de réapproprier l'espace et d'envoyer un message radical sans la censure des médias. Les médias n'aiment pas les radicaux. De leur part on s'attend surtout à des salissages et des distorsions.

« Espace public »

On parle d'habitude d'espace privé et d'espace public, des catégories floues et problématiques. L'espace public en effet n'appartient pas au public mais à l'État. En ce qui concerne les affiches, il s'agit du gouvernement municipal. Mais l'espace est réclamé parallèlement par le gouvernement

centaine d'autres qui passent. Voulons-nous continuer à nous brûler afin de préserver certains acquis sociaux au détriment d'autres, ou adopter une stratégie révolutionnaire de résistance pour agrandir nos espaces de liberté?

1 Selon les statistiques compilées par le COBP du 16 février au 3 septembre 2012. Il s'agit de la plus importante vague d'arrestations de l'histoire du Québec contemporain. http://cobp.resist.ca/
2 « Et si on cessait d'y croire », En Suspens, 2012. http://lamitrailleuse.wordpress.com/2012/02/10/en-suspens-nous-nirons-pas-a-la-greve-comme-nous-allions-a-lecole/
3 dans les quartiers d'Ahuntsic, Villeray, Rosemont-Petite-Patrie, Plateau Mont-Royal, Centre-Sud, Hochelaga-Maisonneuve, Verdun, Pointe-St-Charles, St-Henri, Mile-End et dans les villes de Longueuil, St-Hyacinthe, Repentigny, Granby, Drummondville, Sherbrooke, Trois-Rivières, Shawinigan, Québec (Limoilou, St-Roch), Ste-Élie de Caxton, Sutton, L'Assomption, Rawdon, Laval, Rosemère, St-Eustache, St-Jean de Matha, Ste-Émélie-de-l'Énergie, Ste-Thérèse, Val-David, Bic, Matane, Rimouski, Rivière-du-Loup, Ste-Flavie, Sept-Iles, Alma, Ville Saguenay, Val-d'or, Gatineau et Buckingham. Cette liste n'est pas exhaustive.
4 En 1996, le PQ tient un Sommet économique où se réunissent les représentants syndicaux, des organisations étudiantes, des groupes communautaires et des milieux financiers. L'objectif était de s'assurer de la collaboration de ces dirigeants pour empêcher que les travailleur-e-s et les étudiant-e-s ne protestent contre le démantèlement progressif des services de santé, de l'éducation et de l'entretien des équipements collectifs. La ministre de l'éducation, Pauline Marois, annonce alors le dégèle des frais de scolarité en proposant une augmentation de 600 dollars ainsi que de réduire le financement du programme de prêt et bourse. Après une importante grève étudiante, Pauline Marois annonce la volonté du gouvernement de ne pas dégeler les frais de scolarité mais impose une taxe à l'échec.
5 http://contreleselections.wordpress.com/
6 http://flegmatique.net/

Sabotage ferroviaire contre la Conférence des capitalistes

Une voie ferrée d'importance a été sabotée le 13 Juin au soir, dans un secteur rural près de Farnham, Qc, en réponse à l'appel de la CLASSE pour des actions nationales contre la Conférence de Montréal, du « Forum Économique International des Amériques », un meeting de gros gangsters corporatistes. Le système de signalisation a été déclenché en sabotant une boîte électrique contrôlant les signaux de train à une intersection, provoquant une éventuelle suspension de la circulation des trains sur cette voie durant quelques heures. Ce lieu a été soigneusement choisi, non seulement à cause de la facilité de la tâche, mais surtout l'importance de la marchandise qui y circule, notamment beaucoup de sale pétrole provenant des sables bitumineux de l'Ouest.

Beau comme une banlieue qui brûle!

Un incendie criminel a complètement détruit un jumelé en construction à Bromont le 10 juin vers 19h. Aucune personne n'a été blessée par le brasier.

d'une culture de résistance. Mais la « majorité » décide de tuer la grève dans leurs assemblées générales, les lieux de l'autodétermination, les berceaux de ce vaste mouvement. Dans la révolte, nous avons finalement choisis de s'en remettre à la socialisation qui parle les urnes, qui parle citoyenneté. Est-ce que nous sommes assez naïfs pour croire qu'un gouvernement péquiste, ou 'solidariste', n'enverra pas l'antiémeute la prochaine fois que nous serons *asociaux*? Je ne crois pas. Je ne crois plus.

Dans cette lutte étudiante, comme dans les luttes autochtones qui visent à défendre ce qui reste « de Sauvage » sur cette terre, l'autodétermination, l'action directe, la confrontation et le sabotage sont les moyens les plus efficaces. L'autodétermination contre l'instruction coloniale, le sabotage quotidien : notre pouvoir de parler un autre langage qu'elle, d'agir hors de ses normes. Nous ne pouvons triompher de la machine de domestication coloniale par une lutte structurée dans des plates-formes électorales. Une plate-forme qui rejoint les standards de la demande parlementaire n'emmènera que la dissolution de notre potentiel combatif, de nos cultures de résistances, et une justification aux coups des matraques. Elle portera une minorité au sommet. Comme les ententes territoriales signées par les conseils de bande ne servent qu'à payer les baraques à 500 000$ des chefs et à financer la police des réserves pendant que les femmes monoparentales vivent dans les chalets sans eau courante. Comme la police s'en criss de nous crever des yeux et de casser nos côtes et nos dents. C'est leur job. C'est leur job de mettre des autochtones en dedans. Et on vote pour ça, pour ces compromis qui paient les châteaux-forts des riches, la SQ et tout le reste. Nous sommes colonisés. Nous acceptons nos privilèges et rentrons en classe quand la lutte commence à peine. Nous ne voulons pas du génocide physique et culturel des autochtones, c'est dit dans le manifeste de la CLASSE. Mais nous voulons un « Québec plus juste », un « Québec libre »… Malgré nos efforts, nous n'aurons pas fait une *grève sauvage*. Elle n'était peut-être plus intentionnellement colonialiste, mais elle demeurerait colonisée. Les élections l'auront socialisée, lui auront limé les dents et les griffes avant de la faire rentrer dans sa cage de zoo, prête pour les revues de la société spectacle. Le printemps érable en 153 photos, 24,95$ aux éditions *Fides*, préface de Jacques Parizeau, ce vieil apôtre gâteux du colonialisme québécois.



Le manifeste de la CLASSE, *Nous sommes avenir*, préfigure bien cette contradiction. Bien que « les décisions démocratiques doivent être le fruit d'un espace de partage au sein duquel chaque femme et chaque homme est valorisé-e », le « bien commun dépend d'un accès égal aux services publics, et l'égalité porte un nom : la gratuité ». Tant et aussi longtemps que notre vision du monde comprendra des services publics, comme l'école publique, nécessairement le fruit d'un État moderne, elle sera colonisée. Tant et aussi longtemps que notre vision de l'espace public demandera une *opinion publique*, elle ne sera pas autogérée. Elle sera institutionnelle comme cette opinion qui n'existe qu'à travers les sondages aux questions préformatées des médias de masse. Elle demeure une lutte pour un « Québec plus juste », quand le Québec ne sera jamais juste.

Nous ne pouvons pas partager le bien commun des institutions, parce que ce qui est commun à une institution est le bien du pouvoir. Avec ses hiérarchies, sa finalité qui écrase les individus et les cultures, le pouvoir ne sera jamais commun. Il sera pris et divisé dans la révolte. L'autodétermination sera respectée dans la solidarité. Nous avons, dans les moments forts de la grève, partagé la révolte et avons agi en solidarité sous bien des aspects. La tombée de ce chapitre nous montre que ce n'était pas assez, pas encore assez, pour que l'arme électorale ne réussisse pas à nous ramener à la maison, l'État démocratique. Mais dans la lutte plusieurEs d'entre nous se seront (re?)découvertEs un côté « Sauvage », ce mot qui voulait dire, en ancien français, « étranger(e) » et « différent(e) », « en dehors » de la société féodale et puis moderne sur laquelle s'est bâti l'État canadien, puis québécois. La maison a des poutres pourries et ses fondations prennent l'eau. Un jour il nous faudra bien apprendre à vivre sans. Comme un raton-laveur tapis dans sa tanière d'entre-toit entre-nous d'une bâtisse précaire, nos consciences d'être(s) colonisé(E)s attendront encore un peu.

(1) Librement inspiré des travaux du collectif Knowing the land is resistance : http://knowingtheland.wordpress.com/





Conclusion

Voulons-nous un meilleur développement économique ou l'abolition de l'économie capitaliste? Les APAQs se situent en dehors des cadres institutionnels, loin de la représentativité, c'est-à-dire loin des instances où des décisions se prennent sur la manière que les autres doivent mener leur vie et se comporter. L'APAQ est fait de rencontres d'individus désirant s'émanciper de l'expérience de vie contrôlée par les forces du Capital et de l'État, rendant ainsi possible une multiplicité d'expériences et de relations émancipatrices. C'est aussi un espace mettant en évidence ceux et celles qui tendent vers une forme de lutte autonome contre ceux et celles qui nous rendent dépendant de l'économie capitaliste et industrielle.

Bien que la grève soit terminée, ce n'est pas la fin d'un mouvement, ce n'est qu'une autre phase du conflit social, celle venant après la récupération et la pacification sociale de la grève. Cela peut constituer un moment où nous prenons le temps de dialoguer entre nous sans urgence, d'acquérir des savoirs-faires, de se réapproprier des espaces, de tisser des liens plus solides dans nos quartiers et de bâtir une confiance et une tradition de solidarité, de complicité et de lutte. C'est aussi un moment où les groupes d'affinités peuvent se concentrer sur leurs actions sans tout le temps réagir à une conjoncture externe.

La grève ordonnée, les marches disciplinées, les films-spectacles militants et même à l'occasion le pétage de vitres, tous des formes symboliques de lutte, ne sont même plus assez pour préserver le statut quo, encore moins pour déclencher une transformation radicale de l'organisation sociale. Les révoltes civilisées chercheront à influencer la société soit par la réforme ou par la force, mais ses partisans reconnaitront toujours la légitimité des institutions du pouvoir et ne chercheront pas à l'abolir. Trop souvent on réagit à une décision politique de nos « représentants » au lieu de nier leur légitimité et d'agir en notre nom. Même si on arrête une loi injuste, il y en a une

rendre conforme cette expression dans un discours pré-faite. Un autre trait est que l'unité de base de l'auto-organisation autonome est l'*individu*: l'individu organise sa lutte contre les conditions que ce monde lui impose et cherche les moyens nécessaires pour réaliser sa lutte. Parmi ces moyens, on retrouve les relations avec les autres personnes; l'auto-organisation est donc une *pratique collective*. Cependant, cette pratique collective n'est pas fondée sur des individus qui se conforment à une organisation qui s'impose à eux, mais plutôt sur le développement de *relations de mutualité* entre eux à l'intérieur desquelles ils découvrent les zones de similitudes dans leurs luttes et leurs besoins, tout comme les affinités existantes entre leurs rêves et désirs. Finalement, l'auto-organisation autonome est *pratique*. L'objectif n'est pas d'instaurer une organisation formelle pour représenter les gens. C'est plutôt d'amener ensemble les éléments nécessaires pour accomplir les diverses tâches et activités nécessaires à une lutte particulière: moyens de communiquer, moyens de coordonner les actions, moyens de recueillir des outils et ainsi de suite.

Les assemblées se développent en vue de discuter de ce qui est nécessaire à réaliser. Elles ne sont pas des structures formelles, mais plutôt des méthodes spécifiques pour dealer avec les problèmes auxquels les gens font face.

L'intervention des anarchistes

Peu importe la cause qui provoque la révolte, les anarchistes la reconnaissent comme un aspect de l'ordre social qui doit être détruit en vue d'ouvrir les possibilités pour une existence libre et autodéterminée. Les anarchistes tentent également d'élargir la lutte au-delà de la cause circonstanciée qui l'a provoquée, afin de faire ressortir la connexion du problème spécifique en cours avec la réalité plus globale de l'ordre social qui nous entoure, par exemple, en trouvant et en exposant les similitudes entre les diverses luttes.

En pratique, les anarchistes pourraient proposer en assemblée une méthodologie de lutte qui contient cette perspective. Tout d'abord, la lutte est menée en complète autonomie de toutes organisations représentatives. Nous reconnaissons les syndicats et les Partis comme des usurpateurs et nous voulons déterminer nos activités de lutte pour et par nous-mêmes, sans faire de revendications à ceux qui profitent et s'enrichissent de notre aliénation/exploitation. En second, notre pratique est celle de l'*action directe* - trouver comment accomplir les tâches spécifiques que nous posons comme les nôtres au lieu de demander aux autorités ou à des représentants d'accomplir ces tâches en notre nom. Dans un troisième temps, nous restons dans un conflit permanent avec l'ordre social auquel nous nous opposons, en prenant soin d'attaquer les agents des institutions dominantes afin de contrecarrer les tentatives de récupération. Cette méthodologie transporte avec elle le principe de l'auto-organisation et la nécessité révolutionnaire de détruire l'ordre social actuel.

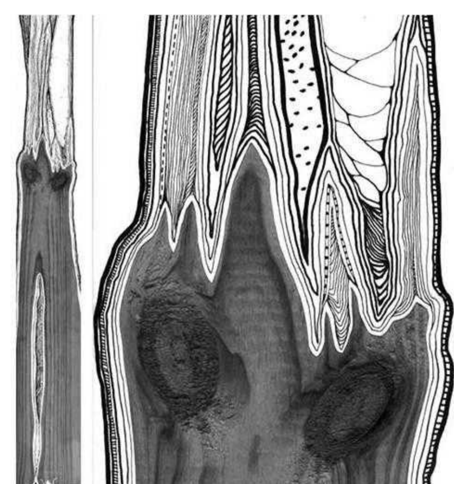
Si nous ne cherchons pas de suiveux, mais des complices dans le crime de la liberté, il serait plus approprié d'encourager les tendances vers l'autonomie, l'auto-organisation et l'action directe au sein des assemblées populaires au lieu de pousser pour une idéologie politique.

J'ai commencé à écrire ce texte pendant la grève, et j'ai enfin eu l'inspiration pour le compléter, en dialogue avec « colonisé, le mouvement étudiant ». Ce n'est pas tant une critique de la grève, même si je partage les critiques amenées par ce texte, et d'autres. J'ai aussi aimé la grève pour ce qu'elle a amené d'imprévisible et de déraisonnable dans nos vies. C'est plutôt une réflexion sur l'université, la place et le temps qu'elle prend, dans ma vie, sur d'autres désirs que je pourrais avoir. Une critique du sens de la grève et de ses ramifications plutôt qu'une critique de ses méthodes. Dans la grève, on entrevoyait parfois le désir de la fin du travail, de l'école, du business as usual, le désir de perturber tout ça pour longtemps. De changer la vie. Même si c'était maladroit, le printemps érable, colonisé, réfo et frileux, facilement récupéré, folklorisé et tout ce que tu veux. Dans cette grève, on s'est souvent battu contre nous-même, contre le collabo en chacun et chacune de nous, mais pas assez fort et pas assez longtemps.

Aller à l'université, c'est se mettre en position de ne rien pouvoir désirer du présent. S'enlever le temps d'être libre en espérant pouvoir être libre plus rapidement que les autres. Se dire qu'au lieu d'avoir à attendre la retraite, on fera partie de ceux qui n'ont pas vraiment besoin de travailler, de ceux qui travailleront avec leur tête, et n'auront jamais besoin de se compromettre- et si on est aliéné, au moins on comprendra pourquoi. On se saura – ou se croira- démobilisé, l'air de ne pas y toucher.

Même ceux et celles qui ne s'avouent pas cette possibilité que pourraient leur offrir leurs études, espèrent secrètement se "caser", obtenir LA bourse qui leur permettra de vivre dans la pure pensée, LA job qui leur permettra de ne pas avoir à trahir leurs idéaux. En attendant, ce temps volé n'est jamais rendu, et, lorsque vient le temps de réclamer son dû, il se monnaie de moins en moins cher, à comparer avec ce qu'on a perdu.

Mais la solution n'est pas de faire en sorte que l'école retrouve sa pureté, l'étudiant la possibilité d'être un pur observateur, de la pureté de ce qui ne touche à rien, et ne touchant à rien ne peut pas être acheté ou vendu. Ce n'est pas souhaitable, nous devons chercher ailleurs. Nous devons cesser de vouloir rendre « accessible » ce qui n'aurait jamais dû devenir désirable. Toute transformation du modèle scolaire pour le conformer à de quelconques idéaux - gratuité, indépendance de la sphère économique, non-marchandisation - ne ferait que retarder le moment de fuir notre domestication.



On peut bien se dire qu'on n'y va qu'en attendant, qu'au moins en y allant on aura les moyens de profiter du système, même si on n'y croit pas. Mais à mesure qu'on s'y enfonce, le système social n'est plus un jeu mais une partie intégrante de ce qu'on devient, de ce qu'on veut devenir. Quand j'étais petite, jamais je n'aurais imaginé que je serais encore sur les bancs d'école passé 20 ans. La vie des adultes imaginaires, celle qui fait son chemin dans nos rêves et nos désirs par les films et les livres, est toujours merveilleuse, aventureuse, sauvage.

« Il faut savoir changer, tu sais. »

Plus vieux, certains continuent d'y croire, job de merde le jour et le soir, la vraie vie : je suis Conan le barbare en réseau, je commande aux éléments, je fais saigner les méchants et je fréquente les mages et les sirènes. Et pour les autres, plus réalistes, l'école, l'université, qu'on espère finir le plus vite possible pour avoir un peu de temps à soi, à apprendre « les vraies affaires »: l'amour, l'amitié, la vie; ce que le monde, la terre, les plantes ont à nous dire.

Le pire c'est que je suis sûre que ça vous fait grincer des dents ce que je dis là, c'est affreusement quétaine non? La nature, c'est un concept un peu dépassé, non? C'est effectivement une idée dont on peut abuser. La nature, ou « environnement », semble avoir été conceptualisé pour servir de barrière entre nous-même et tout ce qui nous constitue, plaçant l'humain au centre d'un vaste laboratoire dont l'objectif de recherche est clair : plus on comprendra, dans le détail et dans la masse, le fonctionnement du tout, plus on pourra le gérer. Et comme on n'arrive pas à gérer, on fait une analyse de risque, ou on cherche des moyens de remplacer un processus naturel qui disparait déjà par un processus contrôlé et contrôlable.

« Tant qu'il y aura l'Homme et l'Environnement, il y aura la police entre eux. »



Mais il y a bien quelque chose d'autre non? Quelque chose de simple, qu'on a oublié de comprendre, quelque chose qu'on peut sentir quand on fait autre chose qu'étudier, autre chose que rouler sur des autoroutes. La peur, l'extase, les cycles du temps, savoir où trouver sa nourriture, savoir ce que signifie tel cri d'animal, savoir partager vraiment, ce sont des savoirs intemporels, des savoirs plus vieux que nos institutions et nos lois. Le besoin de savoir ces choses ne disparaîtra pas, car la civilisation n'est pas éternelle. Mais ces savoir peuvent disparaître, et chaque moment que je passe à ne pas les savoir est un moment de perdu, un moment qui construit le colonialisme et la dévastation du monde.

La catastrophe qu'on nous annonce sans cesse nous garde mobilisés pour participer à la gestion du monde. Le problème qu'on nous présente, la catastrophe écologique, a deux avantages : elle est consensuelle, puisque basée non pas sur des idées ou des conceptions du monde, mais sur la science, conçue comme objective et apolitique ; elle est aussi hors de proportion avec les capacités d'action ou de changement individuels, et donc, en tant que crise permanent, elle s'assure un fort potentiel de culpabilisation et de contrôle.

« La régularité du fonctionnement mondial recouvre en temps normal notre état de dépossession proprement catastrophique. Ce que l'on appelle «catastrophe» n'est que la suspension forcée de cet état, l'un de ces rares moments où nous regagnons quelque présence au monde […]. Nous ne nous laisserons pas dérober par ceux qui l'ont causée les possibles contenus dans la 'catastrophe'. »

événements. Ce qui m'a inspiré le plus dans cette brochure c'est d'apprendre que des personnes (ne se définissant pas comme des anarchistes) ont lutté fort contre toute récupération, instrumentalisation ou représentation de leur lutte par un Parti politique ou un syndicat.

Cette brochure part du constat que comme anarchistes, nous sommes aussi parmi les exploités et que nous avons plusieurs raisons de participer et d'encourager les luttes sociales. Cependant, vu que nous avons des idées spécifiques sur comment procéder dans nos luttes et un objectif spécifiquement révolutionnaire, notre participation prendra la forme d'une intervention. N'ayant aucun désir d'être une avant-garde ou des leaders, nous nous retrouvons ainsi impliqués sans le vouloir dans une tension entre 1- essayer de vivre notre conception de la lutte et de la liberté dans une réalité non-libre, et 2- essayer de confronter les problèmes quotidiens tout en refusant de jouer avec les règles du jeu mises en place par les institutions dominantes. L'auteur tente de résoudre ces deux tensions.

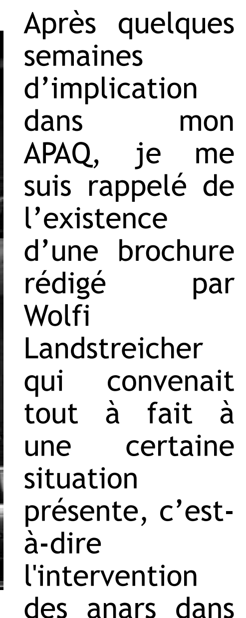
Selon W.L., l'« auto-organisation autonome » est un phénomène qui apparait lorsque les personnes, en crisse contre leurs conditions de vie et en perte de confiance envers leurs supposés représentants, décident d'agir pour elles-mêmes. L'auto-organisation autonome ne se manifeste donc jamais sous la forme d'un Parti politique, d'un syndicat ou d'une quelconque organisation représentative. Toutes ces types d'organisation prétendent *représenter* les personnes en lutte, d'agir en leur nom. Ce qui définit l'auto-organisation autonome est précisément le rejet de toute représentation. Les organisations représentatives tendent à interagir avec les organisations autonomes seulement sous la forme de récupérateurs de la lutte, s'efforçant à prendre le lead et de s'imposer comme porte-parole de la lutte - normalement avec l'objectif de négocier avec les dirigeants. Ils ne peuvent qu'être vus comme des usurpateurs potentiels.

Il y a certains traits qui définissent l'auto-organisation autonome. Tout d'abord, elle est *non-hiérarchique*. Il n'y a pas de rôle de leadership ou d'autorité institutionnel ou permanent. En second lieu, elle instaure une *communication* et des *rapports horizontaux* entre les participant-e-s. Les personnes se parlent et interagissent entre elles, expriment leurs désirs et leurs besoins ouvertement, discutent directement des problèmes auxquels elles sont confrontées et en des termes pratiques. La communication se passe sans un leadership qui cherchera à



quelques mécanismes d'intégration non-coercitifs afin de les inspirer davantage.

À ma dernière AG de mon APAQ, nous avons exprimé plusieurs désirs pour le futur: (1) se concentrer sur les enjeux du quartier (transport, communautés immigrantes, embourgeoisement, souveraineté alimentaire), (2) mettre sur pied un espace social (une sorte de Centre social autogéré) afin de se rencontrer de manière informelle et formelle et de coordonner nos actions, (3) être en soutien aux autres groupes militants travaillant sur des enjeux transversaux (soutien aux sans-papiers, féministes, écologistes, antiracistes,…) , (4) échanger et dialoguer davantage avec les luttes en cours dans notre quartier et les quartiers périphériques et (5) apprendre des luttes du passé dans notre quartier, par exemple l'expérience des comités de citoyens. L'organisation de la lutte se portera mieux tant et aussi longtemps que nous serions faire attention aux conflits internes inutiles, à la dictature des Egos, à l'autoritarisme, à la tyrannie de la structure – comme si la forme pourrait résoudre à elle seule nos dynamiques relationnelles malsaines, à la reproduction du modèle communautaire institutionnalisé, à la pratique de la charité et à la tentation du Club social. Les APAQs peuvent être en mesure de mieux défendre nos quartiers (résister), puisque ses participant-e-s s'organiseront et se communiqueront plus rapidement et efficacement. Il s'agit d'un réel gain pour les luttes sociales, un pas de plus vers la fin de l'isolement social et de l'acceptation de la soumission.



Les Assemblées populaires et les anarchistes

Après quelques semaines d'implication dans mon APAQ, je me suis rappelé de l'existence d'une brochure rédigé par Wolfi Landstreicher qui convenait tout à fait à une certaine situation présente, c'est-à-dire l'intervention des anars dans des luttes populaires spontanées. Dans son texte, *Autonomous Self-Organization and Anarchist Interventions*, disponible sur antipolitics.net, W.L. énumère plusieurs insurrections et luttes autonomes relativement récentes dans le monde (Italie dans les années 70, Espagne 1976-79, Comiso en Sicile 1982-3, Albanie 1997, Bolivie 2000-, Kabylie 2001-, Argentine 2001-, Basilicata Italie novembre 2003, grèves sauvages en Italie hiver 2003-4) s'intéressant de plus près à comment les anarchistes ont intervenu lors de ces

Vers la grève sociale?

Les médias de masse ont tenté, à maintes reprises, d'étouffer le potentiel révolutionnaire de la grève étudiante et de l'empêcher de s'étendre dans les quartiers et les milieux de travail. Les grévistes ont bien compris que le financement de l'éducation n'est qu'un choix politique et que les banques et les entreprises s'en mettent plein les poches avec les subventions et dépenses publiques. Lorsque la grève a gagné des appuis dans les secteurs touchés par les privatisations et les hausses tarifaires, et que les manifs se sont étendues dans certains quartiers et en région, le pouvoir a sorti son artillerie lourde en déclenchant des élections afin que les étudiant-e-s mettent fin à la grève et que nous assistions tous ensemble passivement au cirque électoral.

Les anarchistes et autres révolutionnaires ont tenté d'intervenir positivement, par la parole et l'action, sur les différents terrains, comme dans les AG et les associations étudiantes, sur les campus, dans la rue et dans les quartiers. En étant contre l'État et le Capital, il était tout à fait naturel de s'attaquer, de délégitimer et d'affaiblir ceux que nous considérons comme étant les causes de nos problèmes quotidiens, en temps de grève ou non. Ce texte a comme objectif, dans un premier temps, d'illustrer les limites du milieu étudiant et de critiquer la stratégie de l'électoralisme à l'aide des événements récents; et dans un deuxième temps, de mieux comprendre la conjoncture dans laquelle les Assemblées populaires et autonomes de quartier (APAQ) ont émergé et se sont retrouvées, et d'émettre quelques suggestions aux anarchistes à propos de nos interventions dans de tel espace social.

La fin d'une autre grève

Pour plusieurs, cette grève a été une expérience révolutionnaire et émancipatrice qui nous a pris au dépourvu. Effectivement, l'énorme mobilisation n'était pas si prévisible. Par conséquent, cette grève a vite fait face à une réaction violente de l'État, par l'entremise de son corps policier et son système judiciaire. Environ 3379 personnes arrêtées durant la grève étudiante 2012 (1), nombres inconnus de blessé-e-s, des contraventions à profusion, des détentions arbitraires, des fouilles illégales, des séjours en prisons pour plusieurs de nos camarades et même des individus bannis de la cité; un véritable grand prix de la répression.

Chez les grévistes, la fin de la grève comme expérience de vie commune a déclenché, d'une certaine manière, la fin de leurs rêves et un retour à leur esclavage quotidien, à l'effacement de soi et au refoulement de leurs désirs présents en vue d'un futur abstrait qui n'arrivera jamais. En d'autres mots, un retour pénible et forcé aux conditions d'existence et aux illusions pré-grèves.

Hélas, plusieurs occasions se sont présentées à eux/elles pour subvertir ce monde, mais plusieurs ont refusé de saisir ces occasions afin de rester respectable devant leurs concitoyen.nes et les médias. Comme avec un bâtiment tout décrisse, ils/elles auraient pu tout casser, tout occuper, tout réinventer et reconstruire à neuf; un véritable derby de démolition sociale tant nécessaire à

l'émancipation de nos désirs. Mais les assemblées générales étudiantes peuvent-elles réellement incarner ce bélier qu'est la grève sauvage?

En fait, les assemblées générales étudiantes offrent très peu de possibilité d'expérimenter des pratiques collectives révolutionnaires et anarchistes. Elles sont principalement confinées au maintien de la structure formelle de l'association étudiante et veillent au bon fonctionnement des activités et des objectifs de l'institution d'enseignement, le principal étant l'obtention supplémentaire de privilèges individuels. Elles peuvent certainement jouer un certain rôle dans des changements sociaux, mais ne peuvent pas transformer à elles seules la structure sociale.

Il existe des faits, avancés dans un article paru dans la revue *En suspens* (2) qui a été distribuée au début de la grève, qui ne cesse de se répéter dans l'histoire des luttes étudiantes: les étudiants sont souvent vu comme une masse mobilisable (et manipulable) par plusieurs militants; les associations étudiantes, même en ayant une base démocratique, sont un lieu de récupération des voix contestataires et d'uniformisation du discours au profit de l'organisation; et enfin, les AG sont la grande messe de l'aliénation militante.

« Les syndicalistes professionnels viennent s'écouter partager la bonne nouvelle. L'important c'est la position: celle que l'on nous force à prendre. Et de l'obtenir par la Majorité. Ici, on oublie la diversité des points de vue, il n'y a qu'un seul discours: Il faut conscientiser la population étudiante. Comme si elle-même ne pouvait pas réfléchir. Et si elle ne s'exprime pas dans les bons termes, c'est qu'elle a tord. Et si l'on défend une autre posture, c'est soit que l'on est réac', soit que l'on est des extrémistes. Il faut créer des tendances, des courants, résumer les idées sous une étiquette et reproduire schématiquement les rapports entre les gens. De manière mécanique et dichotomique, on départage les amis des ennemis, on crée des camps et l'on s'affronte par le langage du politicien, du chef syndical, de l'intellectuel. Il n'y a pas de place à l'émotivité, à la démesure, à l'imagination. Il n'y a pas de choix. Les Assemblées Générales sont l'autel où l'on sacrifie la créativité de la contestation à chaque point de procédure. »



propre désir (une opération nécessaire si on veut se plier à la volonté majoritaire et démocratique) en la transformant en une hostilité envers l'expression des désirs des autres. [...] Sans un rejet des abstractions, des identités et des catégories sociales qui sont au cœur du concept de majorité démocratique (...) il ne peut y avoir de destruction de l'État. »

L'électoralisme et le syndicalisme sont des mécanismes de pacification sociale inhérents au capitalisme industriel.

Après le Directeur général des élections (DGE), ce sont les fédérations et associations étudiantes et les militants politiques de Partis « progressistes » qui ont joué un rôle des plus actifs au niveau de la collaboration à la propagande violente du vote; ils ont pris soin de nous marteler sans cesse l'importance – pour préserver l'ordre social – d'aller voter, d'aller exprimer notre impuissance. Par exemple, les pancartes pro-votes dans les manifs étudiantes et les casseroles, les appels médiatiques et téléphoniques pour « faire sortir le vote des jeunes », tout ça, pour qu'on assiste à ce spectacle débile planqué devant nos écrans tv au lieu de nous rencontrer dans la rue. Sans aucune surprise, la dernière élection est venue dégriffer nos initiatives de lutte et vider son potentiel révolutionnaire. L'élection est donc une arme de plus pour contrecarrer les soulèvements populaires, les sabotages et les grèves sauvages. Les mandats de grève se sont arrêtés les uns après les autres, le son des casseroles résonnait de moins en moins et les étudiant-e-s sont retourné-e-s se faire surveiller en classe. Les assos et fédérations étudiantes ne sont pas des entités entièrement autonomes des Partis politiques, ce ne sont que ses clubs écoles.



Et maintenant?

Depuis la fin des élections, j'ai constaté une baisse de fréquentation dans les APAQs, mais je ne pense pas que la baisse quantitative des participants est grave en soi, puisqu'il faut considérer le fait que les opportunistes et les membres des Partis se sont poussés (et tant mieux). Ceux et celles qui y sont demeuré-e-s, malgré un moment de doute, sont resté-e-s plus ou moins motivé-e-s. Ils et elles se connaissent plus et ont développé une complicité entre eux/elles. Ils/elles ont aussi réussi à installer une tradition de non-partisannerie, de dialogue, de partage et d'actions, ce qui constitue une augmentation qualitative de notre lutte. Avouons cependant que nous aurions pu développer une certaine sensibilité envers les "non-initié-e-s" et les curieux et curieuses que nous recroisons que rarement et installer par le fait même

Les APAQs, les actions locales et les casseroles ont permis à plusieurs non-étudiant-e-s de soutenir concrètement la lutte étudiante, d'élargir la lutte aux problèmes quotidiens et de défier collectivement certaines lois de l'État. Ce pas de plus vers une grève sociale venait menacer l'ordre social.

Comment la démocratie arrive à pacifier un soulèvement populaire

Quoiqu'en disent les représentants du mouvement étudiant, qui clament victoire tout « en restant prudent » et appellent à la démobilisation, nous sommes face au constat que la stratégie d'*influencer* le pouvoir pour obtenir tout ce que nous voulons n'est plus suffisante et nuit même au processus révolutionnaire à long terme. Tout d'abord, l'élection de Pauline Marois et du Parti Québécois est loin d'être une victoire (4). L'indexation des frais de scolarité est-elle réellement une victoire? Les capitalistes sont bien heureux de voir le PQ au pouvoir; sentant la soupe chaude, ils ont décidé de changer de marionnettes et de reculer temporairement dans certains dossiers non-rentables à l'heure actuelle; la réfection de la centrale nucléaire, l'amiante, le gaz de schiste, etc.

L'abstention est la position traditionnelle des anarchistes sur les élections (5); ne pas perdre son temps à donner de la légitimité à un pouvoir qu'on tente d'abolir. L'État démocratique n'est qu'une manière développée par la civilisation industrielle afin de pacifier la grogne populaire. Sommes-nous en faveur de la démocratie (comme s'il n'existait pas d'autres choix que la dictature et la démocratie)? Certains anarchistes répondront « pas la fausse, mais de la vraie démocratie, la démocratie directe ». Mais est-ce que l'anarchie est simplement un synonyme de démocratie radicale ou est-elle radicalement antidémocratique?

Je laisse Anne Archet (6) répondre à cette question primordiale:

« L'anarchie est la situation créé par la mise en marche et la confrontation active du désir, alors que la démocratie – quelque soit sa forme – en est l'étouffement et la canalisation répressive dans le but de faciliter les activités du capitalisme et de la société industrialisée. Un aspect fondamental de la démocratie est d'empêcher les minorités de s'exprimer et d'agir à leur gré (c'est-à-dire, sans entrave, spontanément, sauvagement et immédiatement) en les confinant dans la position médiocre et inoffensive de isloyale opposition de sa majestéll. Pour cette raison, la démocratie est un obstacle à l'émancipation du désir; elle agit comme une puissante idéologie de récupération et de contrôle, en plus d'être un excellent moyen de justifier et même de glorifier la répression des individus. »

« La démocratie est un exercice visant à créer des minorités qui sont réduites au silence au nom de la volonté de la majorité. Or, ce n'est pas pour rien que la majorité est silencieuse, car elle est constituée non pas d'individus, mais de normes. [...] La démocratie est (...) un mécanisme qui permet l'intériorisation par l'individu de la norme – l'intériorisation du contrôle et de la répression (...). Le peuple aime ses chaînes, s'identifie au système qui l'opprime et adhère à sa domination; ce n'est en soi guère surprenant puisque le ispeuplell ne peut être défini indépendamment de cette société, mais est plutôt construit par elle. En intériorisant les normes de comportement promues par le système (...), l'individu accepte la répression de son

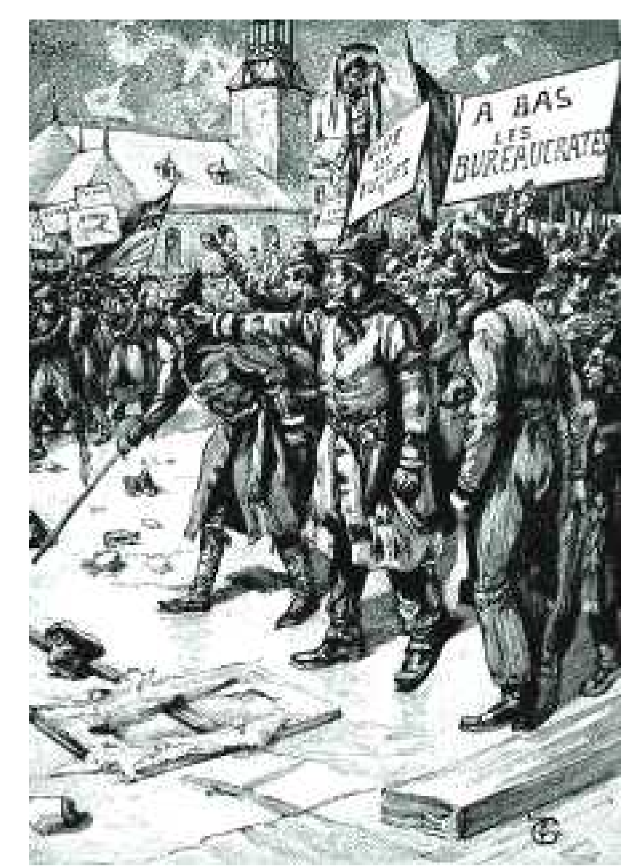
« Voulons-nous combattre dans un univers de réunions vides, de liens médiatisés par des organisations à bannières, à chartes, à règlement? La lutte devient stérile lorsque l'on n'utilise que les dispositifs de domination de l'Empire. Les espaces politiques du syndicalisme étudiant se formalisent par le langage, le décorum et les dynamiques de l'État: ils reproduisent le modèle de sa bureaucratie. »

Plusieurs grévistes ont ressenti ce même dégoût des structures syndicales étudiantes, un dégoût équivalent à celui qui en repousse plusieurs de la politique électoraliste. C'est par les relations de mutualité démontrées lors des actions de blocages, occupations, manifs-actions et émeutes que la cohérence du mouvement s'est approfondie et que la grève a pue perdurer aussi longtemps.

L'espace contre-politique créé par les assemblées populaires

À la 14e semaine de la grève étudiante (18 mai 2012), le parlement adoptait une loi spéciale – loi 12, communément appelée loi 78 – visant à mettre un terme à la grève, en obligeant les institutions postsecondaires à dispenser l'enseignement et en interdisant à quiconque de l'entraver, ainsi qu'à encadrer étroitement les manifestations. Dès le lendemain de l'adoption de la loi, plusieurs milliers de personnes ont sorti leurs casseroles pour manifester leur opposition à la loi spéciale (une sorte de tintamarres spontanés). Dans les jours suivants, plusieurs rassemblements spontanés de casseroles se sont mis en marche dans plusieurs quartiers de Montréal et en région (3).

Les Assemblées populaires autonomes de quartier se sont inscrites dans la foulée des casseroles et les diverses actions de solidarité au mouvement étudiant. Elles ont été une manière de démontrer une volonté de s'unir face à l'injustice subie par les grévistes. Elles ont été une sorte de base de solidarité avec le mouvement étudiant, contre la loi 78 et un moyen d'élargir la lutte vers la grève sociale et d'aborder les enjeux importants pour les habitant.e.s des quartiers. En somme, une APAQ est un moyen de mettre sur pied des espaces de discussion et d'organisation pour les gens d'un quartier donné. Ce qui caractérise ces assemblées est surtout le fait qu'elles ont été dès le début des espaces de discussions ouverts à tous et à toutes, inclusifs, non racistes, non sexistes, non partisans et égalitaires.



Pripyat, ville abandonnée située à 3 km de Tchernobyl



Une société faite pour se perdre
Un cri d'espoir pour un lendemain sans rêve